

PROSPER

nouvelle série - 22

pour la maîtrise de leurs usages par les usagers

DISTRIBUTISME/USOLOGIE/ACCÈS

*pour un front
antimonétaire*

dette publique, retraites, crises cycliques, Sécu et insécurité,
relocalisation, discriminations, famines, environnement...

**les raisons d'abolir
*la monnaie***

9 + 3 raisons d'abolir la monnaie

La fin de la monnaie

une comptabilité « matière » intégrale

Que devient la démocratie sans monnaie ?

1/ Application à l'habitat

Pensez usages !

La science au monde la mieux partagée

L'usager-sentinelle : le rire et l'injure

L'Accès, vu par Rifkin et par PROSPER

PROSPER n'affiche plus « écologie, distributisme, usages... ?

La mention « écologie » a toujours été trop étroite. C'est pourquoi le bandeau ajoutait « usages ». Le souci de l'environnement interroge nécessairement la façon dont les hommes socialisent leurs besoins de base - par différents « us et coutumes » - et doivent ensuite faire face aux effets de cette socialisation, qui crée sans cesse de nouveaux usages.

Dans **La Gueule Ouverte** déjà je demandais : de nos usages, quelle maîtrise avons-nous ? Les écolos cherchaient à moraliser la politique par des gestes gentils pour « l'environnement », comme les chrétiens pour qu'elle soit plus douce envers les opprimés. Qu'ils se situent à gauche ou à droite, ils sont encore aujourd'hui en majorité convaincus que l'écologie, comme Jésus, est soluble dans le capitalisme, et peut même le soutenir puisqu'elle renouvelle les profits et l'emploi.

Le capitalisme a fait l'hypothèse d'une « maîtrise » les besoins de base et des effets de leur socialisation **par l'entremise des profits monétaires**. Cette hypothèse n'est plus tenable, mais les écolos et post-écolos décroissancistes, qui n'ont rien d'autre en vue se reposent - et se fatiguent aussi ! - dans des « alternatives » adossées au système.

Pourquoi ne se rallieraient-il pas au distributisme ? Il abolit les profits monétaires qui poussent à surproduire et surconsommer à seule fin de faire des profits. Il abolit du même coup la spéculation. Il rend les usagers libres de se demander si ce qu'ils produisent et consomment leur est bien nécessaire. Il n'attend plus les retours sur investissements pour produire utile, sain, durable et beau, socialement et écologiquement supportable. Avec lui, « la démocratie » s'affranchit du diktat monétaire.

Tu as retiré « distributisme » du bandeau et tu as fini par le remettre... ?

Retiré parce que le distributisme avec chiffrage monétaire est à son tour devenu trop étroit. La monnaie qu'il propose, une monnaie non accumulable, est géniale par rapport à la nôtre. Mais si tu la remplaces par les moyens que nous avons à présent d'*accéder* aux fruits de notre travail, tu découvres un horizon que le distributisme, tel que je l'ai reçu et fait connaître, contribue, lui aussi, à boucher.

Je l'ai remis parce que **PROSPER** n'a aucune raison de renier l'hypothèse d'une économie sans profits monétaires qu'il a passé dix ans à la faire connaître et renouveler, entre autres, en montrant qu'on peut se passer de monnaie pour donner *accès*, en toute responsabilité et liberté, à des richesses produites dans le respect des peuples et de la planète.

Le distributisme ne figure donc plus que... pour mémoire ?

Dans le bandeau, *usages* remonte d'un cran à gauche pour donner *usologie*, que tout le monde trouvait laid mais qui maintenant passe très bien. Un jour, *accès* remontera peut-être à son tour d'un cran, pour donner... *accessisme* ?! Je ne serai plus là pour entendre hurler que c'est moche...

« Usologie » passe donc au centre... ?

Il s'agit toujours d'usages au sens le plus concret, mais aussi de ceux que j'avais en tête bien avant d'entrer en écologie en remettant en cause les usages de la pensée, de la parole. Des usages qui à leur manière monnaient la réalité en la ramenant à un équivalent universel qui vaut celui de l'argent, en disant ce qui EST, en présentant les choses comme étant. Cette présentation n'existe, n'a sa force d'échange qu'en fonction d'un outil de pensée qui explique, construit, « double » ce qui se fait et ce qu'il faut faire par des « raisons » présentées comme tenant à la nature des choses ou des personnes. Des raisons qui leur donnent du prix ou les dévaluent, nous enchantent ou nous rendent furieux.

Ces usages-là engagent des pratiques on ne peut plus concrètes. Le racisme, la xénophobie, le nationalisme, le machisme, la glorification ou le mépris, les violences sociales, sont commandées par l'attribution de « natures » ou « vérités » positives ou négatives, par le regard qu'elles nous donnent le droit, un droit douteux, verbal, d'avoir sur les personnes et les choses. L'usage de l'argent parachève le tableau. « L'étranger » ne serait pas détesté s'il n'était perçu comme un voleur d'emploi ou bénéficiant « gratos » de la Sécu.

Reste « pour la maîtrise de leurs usages par les usagers » ?

Quelle « maîtrise » avons-nous aussi bien de nos usages concrets, politiques, que des usages conceptuels, qui, je viens de le montrer, sont liés.

« En » politique, l'*usologue* étudie l'hypothèse d'une économie sans monnaie. Chaque nouveau **PROSPER** désormais commencera par là. « En » ce qui concerne nos façons de penser, l'*usologue* étudie le dépassement et le retour des façons de dire ou montrer « ce qui est » - de faire des « tableaux » - qui inspirent nos émotions, nos actions, pour le meilleur ou pour le pire. L'enjeu est tout aussi considérable, car sans monnaie, on peut vivre, mais comment penser sans tableaux... ?

suite p. 28

PROSPER est-il FOU ?



Dès le premier numéro il afficha « économie distributive », mais...?

Il larguait un des fétiches favoris du distributisme de grand-papa, le « service social », qui devait, dans l'esprit des fondateurs, assurer la production et rassurait leur public contre le danger évident, évident, tellement évident, de laisser libre cours à la paresse humaine.

Il était fou.

Tout en exposant les avantages sociaux et écolos d'une économie sans profits monétaires, il s'est ensuite mis à interroger l'usage même de la monnaie.

C'était fou.

La monnaie distributiste, pourtant ? Géniale ? Mais pas sans risques, dit-il, comme celui d'attribuer aux usagers des revenus hiérarchisés en fonction de leur utilité ou mérite, et de placer ces usagers-là en position de décider pour les autres de ce qu'il faut produire, avec des hauts et bas de gamme correspondant aux revenus. Elle travestirait la réalité *usologique*, comme n'importe quelle monnaie, en y collant des prix. La marchandisation, chassée par la fenêtre, reviendrait par la porte.

Et le voilà qui découvre qu'on peut aujourd'hui, grâce à la comptabilisation informatique (cf codes-barres), bazarder tout chiffrage en prix ?

Alors adieu monnaie...

Il est fou ! Depuis cinq mille ans qu'il y a des hommes et qui (se) monnaient...?

Il prétend que c'est le meilleur moyen de passer au distributisme, clairement défini, une fois pour toutes, comme économie et démocratie sans profits monétaires. La seule façon de sauver rapidement les économies nationales de la faillite... Et la planète de la CROISSANCE MONÉTAIRE et conséquemment matérielle !

Les Décroissants n'apprécient pas. Il s'en fout. Abolissez la monnaie, dit-il, et adieu aux décisions liées comme des liasses de billets par des considérations comptables, soumises, dans tous les domaines, social, politique, économique, aux aléas d'une monnaie synonyme de dette à tous les niveaux, et pas seulement la dette publique, calamité récurrente bien faite pour calmer les revendications sociales et licencier en masse dans le service public.

Par les temps de double-ceinture qui s'annoncent, ce ne serait peut-être pas si fou ?

La monnaie synonyme de dette... La dette des entreprises, obligée de rembourser leurs crédits et qui font tout ce qu'elles peuvent pour réduire les frais généraux et les emplois. La dette publique, qui oblige de larguer un siècle d'acquis sociaux et peut mettre les Etats eux-mêmes en faillite. Sans oublier la dette personnelle, qu'on traîne avec soi dès la naissance, qu'il faut rembourser quasiment toute la vie par un salariat dont il y a de moins en moins...

Qui est fou ? Celui qui accepte de se soumettre aux diktats comptables ou celui qui dit : *on arrête* ? Celui qui accepte un système économique où l'obligation de faire des profits monétaires décide de tout et met donc la démocratie à sa botte ? Ou celui qui dit tout haut ce que tout le monde observe tous les jours : que **démocratie et monnaie sont incompatibles**, et que « **démocratie libérale** » est une contradiction dans les termes ?

Qui est sage ? Celui qui lutte pour changer une majorité par une autre qui fera le même boulot, même si elle le recolorise en rose, orange ou vert, un boulot antidémocratique par construction, puisqu'il est lié aux profits monétaires ? Celui qui lutte pour la « redistribution plus juste » de profits douteux, ou celui qui veut en finir avec une justice qui a toujours avantage ceux qui avaient déjà et retiré à ceux qui n'avaient pas ?

Qui est fou ? Celui qui accepte une économie où 20 pour cent des profits monétaires sont assurés par ce qu'on appelle « l'économie réelle », les 80 autres l'étant par les produits financiers, la spéculation sur les monnaies, la valeur des entreprises, et même les dettes ? Ou celui qui envoie tout ça dans les poubelles de l'histoire ?

Qui est sage ? Celui qui rêve de moraliser le capitalisme en réduisant les écarts de salaires, en déorant un peu les parachutes, en punissant les spéculateurs, en contrôlant les paradis fiscaux ? Ou celui qui dit : on arrête de rêver et on se passe de monnaie ?

Qui est fou ? Celui qui rêve d'un grand soir où on mettra tous ces gens-là dehors, ou celui qui rappelle qu'à leur place chacun devrait en faire autant ? Celui qui améliore l'état de choses existant, crée des niches « alternatives », ou celui qui appelle ça **de la collaboration** et montre que la générosité, les talents et astuces qui sont à la base des « alternatives » pourraient mieux s'employer dans un système sans monnaie ?

Qui est sage ? Celui qui s'excite à l'idée de monnaies locales, pour faire repartir la croissance (monétaire) localement, celui qui tient absolument à reproduire, s'approprier à petite échelle ce qui aboutit à des désastres à l'échelle mondiale ? Ou celui qui remplace le chiffrage monétaire, qui ne connaît les choses qu'à travers leur prix, par les codes-barres qui les connaissent à travers leur origine, leur distance, l'énergie qu'elles demandent, la possibilité de les renouveler en fonction de ce qu'il y a ou n'y a pas, objectivement, et non plus en spéculant sur les fournitures comme sur la demande ?

Et dans le cadre même du distributisme, qui est fou ? **PROSPER** forcément, qui ne voit pas pourquoi il faudrait encore se servir de monnaie, alors qu'on a aujourd'hui les moyens de se passer de toute forme de mise en prix, comme vous diriez mise en bière ! **PROSPER**, qui pose que l'abolition de la monnaie peut aujourd'hui jouer dans la prise de conscience populaire le même rôle qu'a eu celle des droits seigneuriaux.

Crise majeure et désertion croissante des électeurs obligent : on interroge, ces temps-ci, la santé du capitalisme et celle de la démocratie.

Comment les soigner ?

Par R+E ? Vu l'aggravation de la dette publique, l'arrivée des chômeurs en fin de droits et les retraites qu'on ne pourra plus payer, tous les partis aujourd'hui paraît-il étudient, la mise en place d'un revenu garanti, dit Revenu d'Existence.

Chaque parti attend donc que les autres sortent du bois pour afficher sa singularité et prouver que sur le sujet il est le plus avancé et le plus consensuel (« réaliste »).

- *Qu'est-ce que tu as contre ? C'est la démocratie ?*

C'en serait si l'attribution du revenu en question ne confortait l'idée qu'une démocratie peut tolérer des riches et des pauvres. Si ce Revenu d'Existence n'était financé par la redistribution, par l'Etat, des taxes et impôts qu'il tire des profits monétaires que les entreprises sont obligées de faire et qui n'ont jamais rien eu de garanti !

De la façon dont ces profits sont et seront obtenus, qui décide et décidera ? En fonction de quoi ? Les décrets grenus, grenelliens, visant à les rendre plus propres, mettront du temps à s'appliquer, seront détournés, et comme ce qui compte actuellement, pour l'entreprise et pour l'Etat, qu'il soit gouverné à gauche ou à droite, ce sont les profits monétaires et leur croissance, on fermera les yeux...

Le pouvoir de fermer les yeux... - vive la démocratie ?

- *Mais alors, quand les gens seront dans la rue, tu leur diras quoi ?*

Pourquoi poser au diseur ? Tous déjà sont capables de voir-et-dire que la monnaie c'est la ruine, le vol, la prédateur post-coloniale universelle, la guerre de tous contre tous. La preuve est suffisamment faite qu'entre les humains et entre eux et leur planète « le doux commerce » ne passe pas, ne passe en tout cas plus par les profits monétaires...

Le savoir et le dire, pourtant, ne leur a jusqu'à présent rien appris pour le dépasser.

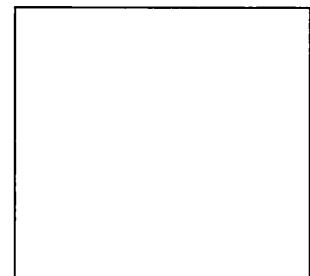
Qu'est-ce qu'ils doivent apprendre ?

A vivre dans une démocratie sans monnaie, puisqu'elle est possible.

Quel parti sera assez fou pour lancer ça ?

En 1789, pour sauver l'Etat de la faillite, Louis XVI réunit les Etats-Généraux. Quand ils se déclarent Assemblée Constituante, ils étaient où, les partis ? Dans tous les milieux avaient mûri des idées tout aussi folles que logiques. Des nobles et des prêtres ont donc aussi voté *la Déclaration des Droits*, et trois mois après l'ouverture des Etats, l'abolition des droits seigneuriaux...

Pourquoi ne verrait-on pas des « socialistes », des « syndicalistes », des « X », « Y » ou « Z » arracher tout à coup leurs étiquettes et s'ajouter à « des » qui ne s'inscrivent nulle part et « des » qui ne votent plus...? Pour abolir, après les droits du sang, ceux de la monnaie ?



La crise provoquée en 2009 par les « subprimes »
les aventures de l'Argentine, de l'Irlande, l'Islande, la Grèce...,
confirment plus tragiquement que jamais la thèse de **PROSPER** :
*nous avons atteint le seuil où,
dans une économie basée sur les profits monétaires,
l'argent n'est plus la solution,
il est devenu le problème.*

neuf raisons d'abolir la monnaie

- 1. L'argent, quand on l'a, donne accès aux produits et services. Il y fait barrage quand il manque. Que ce double usage s'impose à tous ne prouve pas qu'il est juste.
- 2. Il protège de certains aléas ou améliore les conditions de vie, mais de ces aléas et conditions, il est le premier responsable et les aggrave, comme on le constate aussi bien en période de crise, pénurie ou chômage, que d'une façon ordinaire, pour se déplacer, décrocher des diplômes, rester dans la course.
- 3. Il peut s'accumuler. Toujours entre les mêmes mains, dit-on. Il donne à ces mains-là pouvoir sur les autres, à titre défensif (placements, spéculation, lobbies) ou offensif (rachat d'entreprises, dumping, pôles de compétitivité, conquête de marchés). En cas de crise ou d'échec, les travailleurs et les Etats, associés, par force, aux entreprises dominantes, sont eux aussi touchés. Son usage surajoute ses effets aux motifs ordinaires (sociaux, territoriaux, religieux) de violences, quand il n'en est pas directement responsable (concurrence économique).
- 4. Sauf dans le cas d'une monnaie qui s'annulerait au moment de la transaction, comme la monnaie distributiste, l'usage de l'argent ne peut aller sans opérer des profits monétaires. La qualité, l'utilité intrinsèques des produits et services à partir desquels ces profits sont obtenus importent moins que les profits eux-mêmes et se font donc de plus en plus artificielles (produits de luxe, valeur ajoutée par les emballages, assurances, fuite en avant pour rester à niveau). L'« avoir » prend le pas dans l'estime de soi et d'autrui. La fracture écologique se produit, qui augmente la facture monétaire et la pression dans la recherche de nouveaux profits.
- 5. La baisse tendancielle des taux de profits sur les produits essentiels conduit à abandonner la production ou la délocaliser. Une économie soumise à l'obligation d'opérer des profits monétaires les fait et fera toujours passer avant la justice sociale, l'intérêt national ou environnemental. Toute tentative de réforme qui se soumet à cette obligation ne peut que prolonger et agraver ses méfaits.

- 6. L'usage de la monnaie, quelle qu'elle soit, induit l'évaluation des ressources et des richesses sous la forme artificielle de prix, sur lesquels on spécule. Cette spéculation est devenue une forme de production à part entière (80% des profits déclarés), créant des « bulles » dont l'éclatement menace en permanence l'économie réelle.
- 7. L'usage de la monnaie est incompatible avec la justice sociale et la démocratie. Il rend difficile de ne pas différencier les revenus, donnant donc à ceux qui les ont les plus élevés l'initiative de productions dont ils sont les premiers à pouvoir disposer. Ce n'est pas parce qu'elles sont « démocratiquement votées » que les décisions sont libres : elles sont asservies aux soldes positifs de bilans strictement monétaires. La comptabilisation monétaire exerce un totalitarisme rampant.
- 8. Ce qui échappe à l'appréciation monétaire peut être pillé, détruit, gâché sans souci, ou ne sera pris en considération que dans le cadre de nouveaux profits (cf. droits à polluer), soumis à un marché aléatoire. Dans le cadre actuel, l'invention de produits « décroissants » collabore à l'instabilité générale (concurrence, bulle « verte » en préparation). N.B. : En supposant que s'instaure une économie sans profits monétaires mais conservant l'usage d'une monnaie (distributisme), la hauteur des prix interviendrait encore dans le choix des produits.
- 9. *Pourquoi continuer de recourir à une comptabilité monétaire, puisque nous disposons désormais d'autres moyens pour suivre la production des richesses, le renouvellement des ressources et y donner accès sans aliénation ni spéculation ?*

et trois pour l'abolir d'urgence

Une autre façon d'aborder les problèmes que l'usage de la monnaie nous pose :

- I. **Dans le cadre de l'usage qu'en font les entreprises,
(l'obligation qu'elles ont d'opérer des profits monétaires)
l'argent ne permet plus d'assurer la survie des usagers.**

Les progrès de la productivité rendent de plus en plus négligeable la part du travail humain, y compris dans les technologies de pointe. En régime de profits, ils ne permettent plus de garantir l'emploi et donc d'assurer la survie des travailleurs en salariant leur travail. A ce fait, déjà reconnu au XIXe siècle, s'ajoute aujourd'hui la mondialisation du marché du travail. A quoi bon produire ici ce qui revient meilleur marché à importer ? La recherche de profits nouveaux s'oriente fatallement vers des productions exportables et les peuples sont donc de moins autonomes, y compris au plan alimentaire.

Les profits tirés de l'économie réelle (biens et services) vont en diminuant. La concurrence et l'effondrement périodique des cours les rend de plus en plus aléatoires. Une nouvelle classe d'entrepreneurs s'est donc créée, qui fait des profits en achetant et revendant des unités de production, en brevetant les semences, en couvrant les risques par des assurances, en spéculant en bourse ou sur les monnaies.

Les profits obtenus sur ce marché représentent cinq fois la somme des profits obtenus sur celui des biens de consommation et services. La « bonne marche » de l'économie, mesurée aux profits monétaires, est donc de plus en plus artificielle. Elle n'en commande pas moins les crédits dont les entreprises classiques (biens de consommation et services) ont besoin.

L'éclatement des bulles spéculatives se répète, aussi ravageuse que les guerres.

Les friches humaines, industrielles et agricoles s'étendent ou se reportent dans d'autres régions après leur exploitation forcenée.

Seule l'abolition des profits monétaires au niveau des entreprises peut rendre à chacun sa vocation à l'activité créatrice de biens et services.
L'abolition de la monnaie nous en donne le moyen.
L'informatisation des données permet en effet aujourd'hui de faire disjoncter la comptabilisation matérielle des ressources et leur évaluation en prix.
L'accès aux ressources n'étant plus conditionné par le prix qu'il faut payer pour les acquérir et la concurrence ne faisant plus la loi, il s'agit dès lors de savoir les seuils au-delà desquels la renouvelabilité des ressources n'est plus assurée et de développer les synergies d'usages les plus favorables.

□ II. **Soumise à l'obligation de soutenir la croissance des profits monétaires dont dépend l'équilibre du budget de l'Etat, la démocratie est une coquille vide.**

Du fait de l'affranchissement des ex-Colonies et de l'anémie de la Croissance, le Budget n'est plus abondé dans les mêmes proportions. Quelle que soit la majorité (« aux affaires »), les décisions sont prises en fonction des « rentrées ». En période de croissance monétaire difficile, l'Etat se porte en priorité au secours des entreprises et réduit les dépenses qui lui incombaient. Faillite de sa mission de service public.

La dette publique et les emprunts pour la combler ont des limites, et « la finale argentine » fait école. Faillite tout court.

Dans les milieux les plus exposés, l'économie souterraine et les activités maffieuses compensent les difficultés. Faillite de l'autorité publique, qui doit recourir à toujours plus de surveillance. Démission des électeurs, succès du populisme.

Ajoutons au tableau le problème des retraites, à la charnière des attributions des entreprises et de celles de l'Etat. Financées « par répartition », elles sont menacées par la diminution du nombre de cotisants et la hauteur des cotisations. Elles ne garantissent plus de fin de vie décente. Prolonger le temps de travail des seniors relève de la supercherie, alors qu'ils sont les premiers menacés de chômage et que leur maintien en activité ralentit l'entrée en activité des futurs cotisants. Les usagers qui espèrent financer leur retraite en abondant des fonds spéculatifs courrent des risques plus grands encore que ceux qui attendent leur retraite d'un système par répartition. Ils provoquent par ailleurs les fonds de pensions à des achats et reventes d'entreprises fertiles en restructurations et ruine des productions locales.

La mission redistributrice de l'Etat, assurée jusqu'ici sur une base monétaire (taxes et impôts) ne peut plus être remplie.

Une nouvelle mission s'ouvre désormais à lui : la coordination matérielle, nationale et internationale des informations et innovations relatives à la présence, l'emploi et le renouvellement des ressources auxquelles les entreprises et les usagers auront accès non plus en fonction des moyens qu'ils ont de les acheter mais de leur réalité concrète.

Cette coordination matérielle se doublera inévitablement d'une coordination législative visant et facilitant les mêmes buts.

□ III. L'usage de l'argent interdit la gestion écologique des ressources.

Le souci de rentabilité entraîne la dévolution des espaces à des productions exclusives (minières, industrielles, agricoles). Elle ruine les économies vivrières locales, interdit aux peuples de se nourrir eux-mêmes, précipite l'urbanisation.

La misère monétaire retarde la transition (stabilisation) démographique.

Les revenus différenciés sont source de modes de consommation distinctifs dont la « démocratisation » est incompatible avec la survie de la planète. Est-il juste que la maîtrise des usages favorables à l'environnement soit soumise au prix qu'il faut les payer ?

L'abolition de l'argent permet une gestion objective des ressources, de leur présence (ce qu'il y a ou n'y a pas) et leurs capacités de se renouveler.
Elle libère la responsabilité écologique et les capacités d'innover.

D'autres présentations et argumentations sont possibles : exercez-vous !

des idées directrices pour la suite

□ 1. *Pour ne pas la craindre...*

Reconnaitre que l'économie non-monétaire (échange de services, travail domestique) est déjà partout à l'œuvre, et que sans elle l'économie monétaire n'aurait jamais existé et ne survivrait pas à ses crises conjoncturelles et structurelles !

Réfléchir au fait que toute « alternative » ou parti se croyant dispensé d'abolir la monnaie ne peut qu'aggraver les méfaits du système et augmenter la révolte des usagers.

« Nos vies valent plus que leurs profits »... L'hypothèse anti-monétaire réaffirme des droits oubliés : celui des peuples à disposer d'eux-mêmes ou l'égalité de tous devant la loi. Si on l'applique, changer de pratiques ne risque plus de ruiner les bassins d'emplois.

□ 2. *Pour la rendre encore plus féconde...*

Reconvertir des capacités et motivations qui s'épuisent aujourd'hui dans des « alternatives » plus inventives et généreuses les unes que les autres mais qui, en réparant ou protégeant, ne remettent pas en cause le système dans lequel elles s'inscrivent.

Recentrer la réflexion sur la dialectique besoins/usages : sur la façon dont les contraintes ou besoins de base (ex. se nourrir) sont résolus par des usages (cuisines locales) à leur tour vécus comme des besoins (comment faire autrement ?).

Placer l'expérimentation au cœur du dispositif démocratique.

□ 3. *Pour sa mise en oeuvre*

Informatisation des données : adapter à l'usage d'une économie sans profits monétaires ce qui se fait déjà en matière de suivi des ressources et richesses. Chercher des dispositifs plus pertinents encore. Mise en réseau de plus en plus générale des informations. Construction de codes prudentiels pour gérer le renouvellement des ressources et développer la solidarité entre les peuples, l'espèce humaine et les autres.

Pacifier les relations entre acteurs en montrant que tous dépendent aussi étroitement de l'usage de la monnaie et que ses méfaits sont entretenus par les positions auxquelles elle les contraint.
Eviter les petits pas :

« Il est plus sage de changer beaucoup de choses qu'une seule » (Francis Bacon, 1561-1626).



pour un front antimonétaire

Le texte qui suit a été dit à l'invitation du MAI-Paris
salle Jean-Dame, à Paris, 2^e, le 24 Janvier 2010.
Il a été accompagné par un jeu de rôle avec les personnes présentes
pour faire comprendre ce qu'une économie sans monnaie
changerait à l'économie actuelle.

Après les débats, Sylvie Rabie a brossé à grands traits
une histoire des Kibbutz dont l'expérience,
en tout cas dans leur première phase, a révélé de quels trésors
« l'espèce humaine » dispose, pour peu qu'on lui permette
d'en faire la démonstration.

*L'enregistrement de l'intervention ci-après a été reproduit
sur le même CD (n°4) que l'intervention prévue pour une rencontre
« Alternatives pour se débarrasser du capitalisme »,
qui a eu lieu à Sainte-Croix de Calberte les 6 et 7 Mars 2010,
et dont le thème, cette année, était l'habitat.*

Le texte de la rencontre de Sainte-Croix figure plus loin.
Les deux textes seront réunis dans un livret de format A5,
avec le CD correspondant, comme celui intitulé *de l'Achat à l'Accès*.

Pour un front antimonétaire

Le titre de la réunion d'aujourd'hui, et celui du CD dont vous avez entendu des extraits*, nous les devons à une caricature de Pessin, dans un Monde de nov. 2008. Son bonhomme s'interroge : ANTICAPITALISTE, JE VOIS BIEN CE QUE ÇA VEUT DIRE, MAIS C'EST PRO QUOI ?

L'horreur économique ça se vend bien...

En règle générale, aujourd'hui, « être anticapitaliste » c'est pour dénoncer les méfaits du capitalisme. Mais après avoir ameuté contre la nocivité du capitalisme, l'anticapitaliste déclaré reconnaît dans un petit coin de sa copie, ou d'une manière implicite, qu'il n'y a pas d'alternative au capitalisme, sauf celle qu'il appelle une alternative, qui reste évidemment du capitalisme, celle d'un capitalisme enfin doux et pacifié, où les méchants exploiteurs et traders seront punis, où on obligera ces gens-là à faire des profits enfin gentils, modérés, verts et tout, avec la pérennité de l'emploi, sans délocalisations ni restructurations.

En réalité, au capitalisme il y a une alternative, une seule réelle et autrement réaliste que les accommodements avec le diable. Il n'y a qu'une seule façon de le clouer dans son cercueil. C'est d'abolir les profits monétaires, sans lequel il ne peut vivre.

Cette idée-là s'est répandu en France après la crise de 29. On l'a appelée économie distributive ou distributisme. Pour ceux qui prennent le train en route, ça se résume en trois points : 1. *Chiffrer les produits et services qui résultent de notre travail*, 2. *Faire le total*. 3. *Distribuer aux usagers*. Tout ce qui a été produit peut donc être acheté . On ne devra pas produire plus qu'il ne faut.

J'ai découvert l'intérêt du distributisme à propos du revenu d'existence, à la fin des années 90. On m'avait invité à des discussions à son sujet, pour savoir comment il serait reçu dans les cités. *Plutôt bien*, j'ai dit, et même *très bien*, car il va contribuer à pousser encore à l'économie souterraine et les petits artisans aux dépôts de bilan. L'Etat ramassera donc moins de taxes et d'impôts, et votre revenu d'existence il faudra le recalculer à la baisse.

Le revenu d'existence distributiste, lui, est vraiment garanti. Garanti à vie. Les distributistes aiment dire « du berceau à la tombe ». Il est garanti non sur les profits aléatoires, mais sur les richesses que les travailleurs produisent.

En économie distributive, il n'y a plus de problème de chômage, ni de problème de retraites, ni de déficit public, ni d'inflation. Et ce ne sont pas des promesses en l'air. Etudiez la question : ça vaut la peine.

* CD *Vous avez dit anticapitaliste... ?* - abolir les profits monétaires (séquences 2 et 3).
Audible sur prosperdis.org, il peut être fourni en s'adressant à la revue.

Dans sa forme première, historique, pourtant, le distributisme n'est pas sans risques. Mais ces risques, franchement exposés dans le CD dont vous avez eu des extraits et tout aussi franchement dans le suivant, *De l'achat à l'accès*, tiennent principalement à l'usage de la monnaie.

Car la monnaie préconisée par les distributistes « historiques » est remarquable : elle ne peut pas s'accumuler. Elle ne sert qu'une fois. Elle est donc par nature anticapitaliste. Mais c'est quand même encore une monnaie, qui n'exclut pas les revenus inégaux, colle des prix sur les choses et oblige donc à les voir non plus en toute objectivité, écologiquement, mais à travers des prix.

La traçabilité : sa réalité matérielle et politique

Mais la monnaie est-elle encore aujourd'hui nécessaire ?

Les distributistes historiques ne connaissaient qu'elle. Mais voici que les codes-barres, depuis 1980, s'introduisent partout.

Ils permettent de gérer les stocks, les entrées et sorties de marchandises, la vitesse des réapprovisionnements. En temps réel on sait, grâce à eux s'il y a ou s'il n'y a pas, du pain, du riz, des médicaments, s'il y a les ressources pour les produire, si c'est proche ou lointain, et à quelle cadence ça peut se renouveler.

Les codes-barres sont donc en prise directe sur ce qui nous importe avant toute chose : avoir accès aux richesses que nous avons produites, et que cet accès ne nous soit barré, ni par le prix qu'il faut payer, ni, avant même de mettre une production en route, par la perspective des bénéfices qu'il faut en retirer sur un marché concurrentiel et aléatoire, des bénéfices dont il faut agiter la sucette devant les yeux du banquier pour obtenir un peu de crédit.

Entre le CD 2, *Vous avez dit anticapitaliste...?* et le CD 3, *De l'Achat à l'Accès*, j'ai beaucoup appris au sujet des possibilités offertes par les codes-barres et plus généralement de ce qu'on appelle « la traçabilité ».

Les entrepreneurs, les commerçants, les bureaux d'études, les chercheurs, tous recourent déjà au chiffrage informatisé.

Les codes-barres sont aujourd'hui intégrés à notre milieu de vie au même titre que le téléphone, la radio, le Net, la contraception, dont les avantages concrets sont tels que nous continuons de les améliorer et de les répandre.

Dans un Spécial Science de La Recherche et du Monde, Déc. 2009, on interviewe le créateur du Net, Tim Berners Lee. Il parle de ce qu'on a appelé le web sémantique, en construction, un web qu'on aurait dû appeler, dit-il, un « Web de données ». Il va tout à fait dans le sens de ce que nous recherchons.

Mais voilà... Dès que vous dites du bien des codes-barres ça provoque des réticences. Je les sens monter dans la salle... et à juste titre. Les progrès de la traçabilité, avec les puces RFID, notamment, font craindre la surveillance policière.

Alors il faut réfléchir. La traçabilité, ça existe. Nous ne reviendrons plus en arrière. Proposez aux commerçants de s'en passer, ils vous font observer que sans elle tout serait trois pour cent plus cher. Tous les produits, pas seulement l'énergie.

Proposez la même chose aux chercheurs, ils se frappent le front : ce serait, pour eux, l'équivalent du retour à l'âge des bougies.

A la surveillance policière nous n'échapperons pas en refusant l'outil qui permet de prendre rigoureusement en compte des données matérielles, mais en abolissant les motifs de nous surveiller, de surveiller si nous risquons de troubler l'ordre économique, si nous risquons de faire partie des gens à qui ça prend de descendre dans la rue réclamer des sous.

Nous n'échapperons au contrôle étatique, à l'ordre moral du libéralisme qu'en donnant à tous des moyens d'accéder aux richesses parce qu'elles sont là, parce que nous les créons et n'avons aucune raison de détruire la planète pour des questions de gros sous.

Nous n'échapperons aux dangers très réels de la traçabilité, des dangers qui montent en puissance, attention, ce n'est qu'un début, nous n'y échapperons, qu'en abolissant le plus vite possible le salariat et le contrôle qu'il instaure et donc en vous appropriant la traçabilité, qui permet de faire du partage authentique et non plus du profit.

Ce que je vous prêche là n'est qu'un retournement politique tout classique, comme celui qu'a opéré Marx, par exemple, quand il a compris qu'on n'échappera à l'exploitation patronale qu'en s'emparant de l'outil de production.

Derniers méfaits de l'évaluation monétaire...

Entre les deux CD, les faits ont par ailleurs encore confirmé le bien-fondé de ma conviction écologique et politique au sujet de l'abolition de la monnaie.

Le marché s'empare aujourd'hui des créneaux « vert » et « décroissant ».

Les ampoules basse-tension deviennent obligatoires. Les cellules solaires ont le succès que vous savez... Mais pour les ampoules basse tension, il faut du gallium. Pour les cellules solaires, il faut du sélénium.

Alors les prix s'envolent et certains matériaux atteignent 7000 dollars, quand l'once d'or en est à 900 ! (*Le Monde*, décembre 2009).

La Chine (id. 2009) restreint ses exportations de matières premières stratégiques et se dépêche de s'emparer des réserves d'autres pays.

Les informations au sujet des quantités et de la renouvelabilité de ces réserves restent secrètes. Le secret entretient la spéculation, la terreur de manquer, la suspicion, la recherche d'armes nouvelles et de systèmes pour pénétrer dans les informations des concurrents.

Certains doutent encore du réchauffement du climat et de la responsabilité des hommes dans ce processus. Admettons que ça se discute.

On ne peut douter, par contre, de la nocivité du chiffrage de toute chose en prix et de soumettre la vie des usagers et de la planète aux profits.

Cette nocivité est prouvée par tous les rapports d'experts, Stiglitz ou Amartya Sen en tête, mais ils ne vont pas jusqu'à abjurer leur religion du Marché ni faire de la peine à ceux qui les financent. Ils continuent donc de chercher des recettes pour faire du capitalisme aimable.

La résistance à l'idée d'abolir la monnaie sera demain jugée aussi stupide que celle qui fut opposée à l'héliocentrisme, à l'asepsie, aux congés payés, à la sécurité sociale ou la contraception.

Après des années d'alerte écologiste, on s'est enfin, à Kyoto, à Copenhague, accordé sur l'idée qu'il fallait faire quelque chose. Mais quoi ? Quoi d'autre ?

Les incidences de la décroissance matérielle sur la croissance des profits monétaires ont conduit à chiffrer des objectifs « réalistes » que peuvent atteindre les entrepreneurs sans perdre d'argent ni leur situation de concurrence.

Pour les inciter à se montrer plus inventifs, on a déjà créé, il y a quelques années, un marché des droits à polluer.

Osons dire que l'alerte écologique nous distrait. Même fondée, elle distrait de la misère sociale, de la misère des peuples. Ce n'est pas pour des raisons écologiques que des enfants meurent aujourd'hui de faim par millions. Il y a seulement trente ans ces régions avaient encore une relative indépendance économique. Les raisons monétaires l'ont abolie. Haïti, par exemple, satisfaisait 80% de ses besoins alimentaires en 1984. Le FMI passant par là, les Haïtiens n'en satisfont plus que la moitié et doivent acheter leur riz aux Etats-Unis.

Créer un front antimonétaire

Si nous faisons le point... La critique « anticapitaliste » a beau cibler juste, elle maintient dans l'impasse. Elle en vit.

S'engager pour la défense de l'emploi, des exclus, des sans-papiers, sauve des cas mais n'abat pas les causes.

Nos géniales « alternatives » ne pourraient survivre (et souvent même s'inventer) si elles ne se greffaient sur le système.

Notre investissement dans ces bonnes causes, notre générosité, sont toujours à la limite de la collaboration. Considérons-les donc comme une école, une préparation, une préparation à des investissements enfin libres, libérés du profit monétaire, et qui auront alors une tout autre amplitude sociale et écologique.

Et puis, là encore, réfléchissons un peu. Parmi les fausses alternatives : combien de temps va-t-il falloir pour instaurer une mesure comme le revenu d'existence financé sur la redistribution des profits ? Et la taxe Tobin...

Même pour une alternative bien réelle comme celle du revenu garanti tel que le propose le distributisme, combien de temps faudra-t-il pour en convaincre, pour apprendre à se servir de la nouvelle monnaie ?

Alors que des codes-barres, tout le monde s'en sert déjà et que la transition peut se faire en moins d'un mois, plus facile que de passer du franc à l'euro ?

Et maintenant, une fois compris qu'on ne peut sauver ni l'environnement, ni l'indépendance des peuples ni connaître une démocratie digne de ce nom dans un régime qui soumet toute chose à l'évaluation monétaire.

Une fois compris que l'usage de la monnaie est déterminant aussi bien pour la condition humaine que pour la condition planétaire.

Une fois compris que ces deux conditions doivent se traiter ensemble et qu'il n'y a qu'une façon de le faire : abolir la monnaie et avec elle l'ensemble de représentations du monde totalement faussées qu'elle donne aux prisonniers de sa caverne (du coffre-fort, pour parler moderne).

Une fois compris ça et qu'il faut faire vite, l'objectif semble lumineux : *créer un front anti-monétaire !*

Rien de commun entre un « front » comme celui-là, un front cent pour cent pour une vie réinventée, et un front « anticapitaliste » pour s'arranger des difficultés, des petits et des gros ennuis du capitalisme, et dont l'imagination, si elle arrive au pouvoir, pourrait bien nous créer un marché des droits à licencier.

Le but n'est pas de rassembler, le temps d'une élection, le maximum de frustrés du système monétarien, des frustrés qui réclament leur part dans la redistribution des profits, la part de gâchis que nous avons appris à confondre avec du gâteau.

Le but est de libérer les capacités et désirs que nous avons de faire utile, beau, humain, de l'obligation de les monnayer.

Et ici faisons bien attention. Attention à ne pas faire l'erreur de continuer dans des oppositions artificielles. Dans tous les milieux, tous, et au gouvernement comme partout, vous rencontrez la même proportion d'usagers fâchés de devoir faire ce qu'il leur faut faire pour survivre dans leur emploi, leur entreprise, pour prolonger un système détestable. Mais que faire d'autre ? Les ratisseurs électoraux jouent précisément du « fait » qu'il n'y a rien d'autre et qu'ils en sont meilleurs connasseurs que vous pour vous guider dans le labyrinthe économique.

Dix ans durant, pour faire comprendre l'intérêt du distributisme dans sa forme « historique », et donc celui de sa monnaie spéciale, je me suis trouvé, moi aussi, dans la situation d'en savoir plus que les autres dans le labyrinthe monétarien.

Ça augurait mal de la suite...

Aujourd'hui, à peine lancée l'idée de cartes d'accès qui se remplissent au lieu de se vider, on vous dit : *mais ça se fait déjà*, voyez les cartes de fidélité, pas anonymes du tout, elles, qui calculent des ristournes en proportion de vos achats !

Si vous parlez de création d'entreprise et d'attribution des ressources assistées par ordinateur, de codes prudentiels pour éviter l'épuisement, on vous apporte des arguments qui vont dans ce sens : c'est déjà tout à fait faisable !

Quand vous proposez des choses comme mettre les initiatives en réseau, décider « à l'expérience » et non plus à la majorité, on vous dit : ah si ça pouvait se faire !

Alors pourquoi on ne le ferait pas ?

Où la décision se prendra-t-elle ?

D'abord au niveau du bon sens. Nul besoin d'avoir fait de longues études pour observer qu'un user d'une monnaie ne peut aller sans attribuer des prix aux ressources humaines ou naturelles, des prix à partir desquels ces ressources ne peuvent plus avoir d'autre prix que celui du marché, qui peut vous interdire du jour au lendemain d'y accéder. C'est pire que l'arbitraire royal !

Cette idée-là, il suffit de l'énoncer pour unir, unir à la base, tous sur le pont. C'est une idée aussi forte que « tous les hommes sont nés libres et égaux en droits ».

Au niveau des « décideurs » ? Il a fallu leur mettre l'épée du réchauffement climatique dans les reins pour les réunir à Copenhague.

Mais cette épée-là, elle chauffe à quoi ?
Elle chauffe aux profits monétaires !

Alors on pousse à se réunir à nouveau pour les abolir, et en finir avec la guerre économique qui conduit tout droit à la troisième mondiale.

Dans une économie sans monnaie, adieu aux armes ! Vous pourrez enfin vous employer sérieusement au bonheur des espèces, et de l'espèce humaine dans le tas.

La question, maintenant : ce front anti-monétaire, comment le mettre en marche ?

Quelle logistique ? La suite du programme de la journée va dans le sens des trois points de tout à l'heure :

1° expliquer et soutenir l'idée d'abolir la monnaie.

2° reconstruire l'inanité des mesures actuelles

3° reconstruire la portée de nos actions militantes, alternatives...

Mais ça, il faut le communiquer. Comment ? Où ? Dans l'aire hexagonale, européenne ou mondiale ? En passant en priorité par les élites ou en s'adressant « aux masses », comme on disait autrefois ?

Je souhaite donc que les questions qui seront posées abordent déjà cette mise en ondes politiques et que nous débattions des actes à venir plutôt que débattre d'idées.

Les deux débats ne s'excluent pas, mais ce sont les projets qui fécondent les idées. Sans projets, les idées sont stériles.

01. 2010

PROSPER – www.prosperdis.org
prosper.dis@wanadoo.fr

Pour un *front antimonétaire*

Que devient la démocratie dans un régime sans monnaie ?

1. Application à l'habitat*

en introduction...

L'âge des prix est dépassé.

En Janvier 2010 a été lancée l'idée d'un « front antimonétaire ».¹

Il s'agit, vous l'avez compris, d'instaurer une société sans monnaie, qui donc prenne en compte les ressources, toutes les ressources, matérielles, humaines, sans jamais, jamais plus les traduire, trahir en prix.

Il s'agit aussi de mettre les pendules économiques et politiques à l'heure.

Car en quoi les profits monétaires, leur croissance, le crédit, en quoi sont-ils encore aujourd'hui indispensables ?

Quel besoin avons-nous, même, de monnaie ?

L'informatisation des données, ça existe ? On peut connaître aujourd'hui l'état des ressources en temps réel ! Savoir ce qu'il y a, partout, pour tout, à quelle cadence on peut renouveler !

Les codes-barres qui depuis trente ans s'inscrivent sur tous les articles, ce n'est pas pour faire décoratif ? Quand vous passez à la caisse, les codes-barres activent deux circuits, celui des renouvellements et celui des prix.

Il y en a déjà un de trop.

* Le texte qui suit a été préparé pour une intervention à Ste Croix de Calberte (Gard) dans le cadre d'un « séminaire anticapitaliste » consacré à l'habitat (6-7 Mars 2010). L'intervention n'a pas eu lieu comme prévu. C'est son enregistrement, à titre d'essai, qui a été imprimé sur un CD titré comme ci-dessus (et daté par erreur le 10 mars). Il inaugure une série dont les textes seront publiés dans les prochains **PROSPER** et reproduits au format A 5, en livrets, comme nous l'avons fait avec l'intervention *De l'Achat à l'Accès*.

¹ Salle Jean Dame, Paris 2^e, où J.-Paul Lambert a été invité à présenter le distributisme dans la version **PROSPER** (abolition des profits monétaires *et* de la monnaie), envisagée dès avant la guerre par Jacques Duboin (1878-1976).

L'économie, en fait, a dépassé l'âge du crédit et des prix, et même, elle se fracasse dessus, comme les avions, à l'époque, sur la vitesse du son ! Les moteurs faisaient des pointes fatales, à l'image de certains coups spéculatifs.

Il serait temps de s'en apercevoir, au lieu de repeindre la boutique en rose, orange ou vert ?

Mais voilà. Abolir la monnaie va plus loin qu'un truc technique : ça change toute la société. Change l'usage que nous avons de la démocratie, la démocratie dans laquelle nous croyons, de bonne foi, vivre, une démocratie démentie, pourtant, par la monnaie, à tous les niveaux de décision.

En démocratie capitaliste, qu'est-ce qui décide ?

Observez celui où opèrent nos élus. Ils font ce qu'ils peuvent, les malheureux, avec les moyens du bord, en encourageant tout ce qui soutient la croissance, la croissance monétaire, parce qu'en dessous d'un certain niveau, si la redistribution des profits monétaires n'est pas suffisamment abondante, c'est la misère économique, qui touche les entreprises, les salariés, l'Etat, les retraités, le service public.

Mais dans la façon dont les décisions se prennent, au final, qu'est-ce qui décide ? C'est l'obligation ou la capacité de faire des profits monétaires plus abondants.

Et sur qui reposent cette obligation, cette capacité ? Elles reposent, osons le dire, dans le cadre de l'économie matérielle ou réelle, en tout cas, sur les épaules de ceux qui exploitent le travail, les patrons, eux-mêmes soumis aux entreprises financières, aux banques.

Dans les décisions qui se prennent dans ces sphères-là, nous avons peu de poids, ou alors il faut jouer les méchants, menacer d'occuper les usines ou séquestrer un patron, et vous vous retrouvez dans une situation paradoxale : celle, pour soigner les salaires trop bas ou les délocalisations, de tirer sur l'ambulance, puisque ce sont les patrons qui la conduisent, ou virer les élus qui facilitent un peu trop le travail des ambulanciers.

Ce qu'on appelle démocratie participative ne change pas grand chose au tableau : elle aggrave même son caractère de fatalité, puisqu'elle fait toucher à davantage d'usagers des impératifs budgétaires dont l'omelette exige de casser la planète.

La démocratie, dans l'économie actuelle, n'est qu'une enveloppe verbale, où les décisions sont soumises aux considérations monétaires.

Dans une économie qui exige des profits monétaires, les « valeurs démocratiques » relèvent et relèveront toujours de l'opium du peuple.

Rassurez-vous, je n'ai pas l'intention de m'en tenir à ce tableau, nous allons voir justement, comment faire repartir la démocratie d'un autre pied en appliquant concrètement l'idée d'une société sans monnaie à l'habitat.

Mais avant de passer à cette application vous êtes vous jamais posé la question :

**la monnaie,
la monnaie elle-même,
est-elle compatible avec l'idée de démocratie ?**

L'usage de la monnaie, du fait qu'il est vital, que tout le monde est obligé de s'en arranger et qu'il est entendu que nous sommes en démocratie - on ne peut pas dire le contraire, puisqu'il y a des élections ! - l'usage de la monnaie semble aller de pair avec la démocratie.

Mais c'est faux, et au fond de chacun de soi, chacun de nous le sait.

L'obligation de décider de tout en fonction des profits monétaires, qui porte en avant de la meute sociale ceux qui font le plus de profits, la possibilité de dominer en accumulant les moyens de faire de l'argent, les hiérarchies qui s'imposent en fonction des revenus, la lutte de tous contre tous pour grimper dans l'échelle sociale, toutes ces choses là, dans la société dite démocratique dans laquelle nous sommes censés vivre, sont on ne peut plus courantes, et nous nous en accommodons, mais se font-elles bien « démocratiques » ?

Ne font-elles pas plutôt autant d'injures à la démocratie ?

Nous avons tous en principe les mêmes droits. Mais concrètement ? Les droits que confère le fait d'avoir de l'argent, la force monétaire, rem-placent les droits douteux de la force physique. La raison monétaire est toujours la meilleure. Elle impose et agrave toujours davantage l'inégalité des conditions matérielles.

Depuis les débuts de l'ère industrielle, cette inégalité n'a cessé de croître entre les provinces.

La raison monétaire a conduit à la domination des villes sur les campagnes, à la colonisation intérieure et extérieure. A ruiner la planète.

Créer un front antimonétaire c'est pour empêcher ça.

Se réapproprier les décisions, dans l'habitat comme ailleurs

Démocratiquement parlant, une décision, ça porte ou ça devrait porter sur quoi ? ça touche ou devrait toucher exclusivement à quoi ?

On peut s'en tirer par une réponse bien générale, comme ça touche à des conditions de vie qui intéressent tous les usagers.

Ce n'est pas faux, sauf qu'il est prudent de distinguer entre les conditions juridiques et les conditions matérielles, *les usages juridiques et les usages concrets*.

Les conditions juridiques, c'est l'égalité des droits, le droit de vote, l'éducation gratuite et obligatoire, j'en passe. Mais ces droits, il ne suffit pas de les déclarer et d'en empiler de nouveaux sur les anciens, comme **le droit au travail et le droit au logement**.

Encore faut-il les appliquer, encore faut-il que les usagers en jouissent pleinement.

Arrêtons-nous justement sur ce droit au logement qui fait l'objet de « l'application » d'aujourd'hui.

Il est depuis peu devenu « opposable » c'est à dire que l'Etat vous le doit.

Mais l'Etat, le pauvre, les sous, il ne les a pas, il ne les a jamais, ou jamais assez. Il n'a pas de sous pour acheter ou racheter les terrains ou les immeubles, il ne les a jamais non plus pour ouvrir les chantiers. Il ne les a que s'il recourt à l'emprunt.

Pourtant, les terrains et les immeubles à moitié vides, ils sont là ? Et quand les promoteurs immobiliers et le Bâtiment se décideront à bouger, ils les trouveront, les

matériau, les grues et même les salariés à embaucher ? Ce que les entreprises de bâtiment utiliseront, demain, quand elles auront obtenu des crédits, ça existe déjà et ne demande qu'à servir !

Qu'est-ce qui fera prendre la décision ?

Comme toujours, l'assurance, comme pour n'importe quel autre produit, qu'il s'agisse de sucrares ou d'ampoules à basse consommation, l'assurance que l'opération sera monétairement profitable.

Après la guerre, l'Etat avait péniblement pris en charge la Reconstruction, mais dans les villes qui n'avaient pas été détruites, on avait encore moins d'espoir de trouver un logement.

Les premiers désirs exprimés par les Français, à l'époque, paraît-il, portaient sur l'automobile. Ce marché-là rapportait gros, et les Français ont appris à s'endetter pour des autos.

L'Etat et les collectivités locales géraient la crise du logement au jour le jour, pauvrement, *clientèlelement*, jusqu'à ce qu'enfin les banques s'avisent que chaque foyer se remplit de tas d'objets, comme des meubles, du linge, et que, depuis quelque temps déjà, les femmes se toquaient d'appareils ménagers.

Alors le bâtiment a pris un essor extraordinaire, et on a fourni des logements pour recevoir les appareils ménagers, les meubles, et les machines qui les achètent, les machines à deux pattes, les locataires, dont les achats seraient, grâce à la publicité, de plus en plus en plus machinaux.

Ces logements, nous étions bien contents de les trouver, mais... Ils étaient calculés en fonction de leur multiplication en nombre pour abaisser les prix de revient et augmenter encore les bénéfices. La demande de matériaux faisait monter leurs prix, et la qualité de l'habitat s'abaissait d'autant.

Le résultat est sous nos yeux, et les responsables de ce gâchis se justifient : il fallait faire vite, et pas cher, alors comment faire autrement ? Vous trouvez donc aujourd'hui plein de villes identiques ou presque. Un habitat pré-formaté par des considérations économiques, dont on corrige les aberrations majeures à grands frais, ou en démolissant, carrément. On ne change pas les défauts de mille tours de dix ou vingt étages comme on change les pédales d'un million de Toyota, mais les raisons de commettre ce genre d'erreurs sont les mêmes : les profits monétaires n'attendent pas.

Chez nous, dans les années 50, et encore aujourd'hui dans les pays dits en développement, on a observé des constructions sauvages, des bidonvilles.

Des sans-abris sans le sous trouvent un petit coin pour s'installer. Ils trouvent une caisse, deux caisses, trois tôles. Ils détournent des chevrons et des madriers de chantiers.

Ils utilisent tout ça avec beaucoup d'inventivité, et aucune case ne ressemble à l'autre.

Passons sur les squats et la fantaisie avec laquelle ils aménagent des locaux vides.

Imaginez maintenant que le profit monétaire ne soit plus la clé de tout. Que votre droit de subsister, via le salariat, les retraites, que

votre droit à la vie, vos moindres espérances, ne dépendent plus des profits redistribués par la croissance monétaire, des profits que l'économie monétaire peut en retirer.

Une expérience célèbre, celle des Castors, redevient possible et peut être poussée, étendue, dans des directions nouvelles.

Pour ceux qui n'en ont jamais entendu parler : on appelait « Castors » des mal logés qui avaient déjà un certain revenu. On leur créditait l'achat des matériaux, à condition de s'en servir en suivant des plans. Les Castors n'étaient pas tous « des manuels », comme on disait alors. Mais ils ne demandaient pas mieux que d'apprendre, et ceux qui savaient ne demandaient qu'à partager leurs savoirs. Ils adaptaient intelligemment les plans aux conditions locales plutôt que le contraire.

Dans une société sans monnaie, l'habitat peut redevenir l'affaire de tous.

Il redevient imaginatif et peut tirer un parti maximum des moyens locaux.

Ce qui n'exclut pas d'aller chercher ailleurs des matériaux dont on a besoin.

Leur fourniture et leur qualité ne dépendent plus des prix que vous allez devoir payer.

Elles dépendent des deux seules conditions qui soient acceptables :

1° la condition écologique : est-ce qu'on a les moyens matériels ou non, est-ce que leur usage est compatible avec l'environnement ?

2° la condition démocratique : est-ce que les usagers ont bien *l'initiative de l'expérience* et est-ce qu'ils sont assurés *d'en conserver le contrôle* ?

Comment ça marche ?

Dans le CD *De l'achat à l'accès* vous trouverez des indications sur la façon de procéder, dans une économie sans monnaie, pour créer une nouvelle entreprise ou modifier les fonctions, les productions d'une entreprise existante.

Je résume.

Vous avez des projets d'habitat en tête, pour innover ou améliorer l'habitat existant.

Vous allez à la banque, tout seul ou avec vos amis.

Mais cette banque-là ne fournit plus d'argent. Elle ne sait plus ce que c'est ! C'est maintenant une banque de données.

Vous pianotez des propositions, et pour vous aider à mieux situer votre projet, l'écran affiche si ça s'est déjà fait, ou si ça se fait déjà ailleurs, avec quels résultats, et aussi quels problèmes. Vous voilà prévenu. A vous d'introduire de nouveaux paramètres, de nouvelles contraintes, de nouvelles idées.

La création assistée par ordinateurs... ça se fait déjà !

La banque de données saura où se trouvent les matériaux, en quelles quantités et à quelle cadence on peut les renouveler. Elle appliquera des codes prudentiels.

Ensuite ce sera à vous de jouer, dans des conditions « démocratiques » très différentes.

Faire éclater les standards

Dans une société sans monnaie, quel que soit le cas, celui des habitats « alternatifs » de caractère pavillonnaire, ou des habitats « alternatifs » à caractère collectif, le problème des fournitures, des matériaux, du terrain ne dépend plus de l'argent qu'il faut avoir pour les payer.

Il dépend d'abord du projet. Votre projet n'a plus besoin de « ressembler à quelque chose », c'est-à-dire rappeler des opérations connues pour leurs retours sur investissements et des profits durables. La grande question sera : les usagers ont-ils le contrôle de l'expérience qu'ils font ? Car il s'agira clairement d'une expérience.

Aujourd'hui l'habitat dépend d'opérations immobilières et de standards techniques, liés par exemple à l'usage de matériaux auxquels on ne peut soi-disant pas échapper, comme les parpaings, le béton, ou à des dispositifs vertueux concernant l'hygiène, la sécurité, le chauffage, dont les standards se sont peu à peu imposés en grande partie eux aussi pour des motifs économiques.

Les décisions qui ont été prises pour en arriver là sont largement passées au-dessus de nos têtes. Nous avons fait confiance aux spécialistes, et ça continue. Ils ne sont pas plus méchants que les patrons : ils doivent gagner leur vie, et entrer dans le jeu des profits monétaires. Les contraintes monétaires auxquelles ils doivent faire face, intégrées à ce qu'ils ont vocation à faire - c'est leur métier - ces contraintes accouchent de techniques, de matériaux et produits immobiliers standards, avec la mini chambre de 3m sur 2 séparée par une cloison de 6 cm.

En matière d'habitat, dans une économie sans monnaie, ces standards, les expériences, les projets alternatifs, les feront éclater. Ils permettront de revoir à la hausse certaines

contraintes traitées à la va-vite et d'écouter des objections au lieu de passer en force.

Précisons. Que faut-il entendre par « faire éclater les standards » ?

Prenez l'exemple d'habitats qui, dans les milieux dits « alternatifs », jouissent d'une certaine cote : des habitats en bois, en terre banchée, ou à partir de bottes de paille.

Tous les calculs sont à refaire, tous les essais redeviennent possibles - et les erreurs aussi !

Vous n'êtes plus obligé de vivre sous la domination de l'angle droit, du mur plan et du plafond assorti, des murs et des plafonds qui exigent des formations professionnelles pointues, comme celles de plâtrier ou de plaquiste.

En disant « faire éclater les standards », je vise donc des modèles architecturaux et professionnels, qui tiennent pour ainsi dire les usagers à distance de l'habitat qu'on leur fait et ne laissent d'autre recours, quand il y a un problème, que d'en appeler aux spécialistes de ce problème-là, ou de le faire eux-mêmes, en copiant et bricolant aussi bien que des « pro ».

En disant « revoir à la hausse certaines contraintes », je vise les contraintes de circulation, d'hygiène, de sonorisation, de proximité, aujourd'hui réglées d'une manière ultra-rapide par des dispositions réglementaires, à grand renfort d'eau et de cloisons minces.

Et par « écouter les objections », « passer en force » ? Je vise qui, quoi ?

Là, je vise tous ceux pour qui l'habitat, alternatif ou pas, est un moyen comme un autre de poursuivre leur petit rêve individualiste. Exemple, ici dans les Cévennes, quand arrive un nouveau, pressé d'élargir ses fenêtres et de casser l'harmonie des façades du village, ou, sur le Larzac comme ailleurs, un original pressé de nous faire admirer son génie architectural.

Votre expérience nous intéresse !

Dans une économie sans profits monétaires et sans monnaie, donc sans taxes foncières qui font fermer les yeux sur les abus fonciers, vous pouvez initier, seul ou à plusieurs, n'importe quel projet, et donc intéresser à ce projet l'ensemble des usagers de l'endroit. Vous serez responsable de votre expérience, et responsable aussi du résultat.

Expérience, responsable... Pour moi, ce ne sont pas des mots. Pour immigrer dans les Cévennes, j'ai dû acheter une ruine. Mais je ne m'en suis jamais senti propriétaire. Même dans un état pitoyable c'est un cadeau que les Cévenols m'ont fait et j'en suis responsable. Nous la leur laisserons un peu plus habitable que nous l'avons achetée. Mais il a fallu l'acheter,

ce qui n'aurait pas été le cas dans une économie sans monnaie où nous aurions pu nous porter responsables, et non plus acquéreurs, avec un projet qui aurait plu à la communauté.

Dans une économie sans monnaie, ceux qui nous succèderont ne seront pas contraints d'habiter là parce que le foncier est moins cher. Ils feront l'expérience, se porteront responsables des conditions de vie cévenoles classiques et les assumeront aussi longtemps qu'ils peuvent... en se chauffant au bois.

Mais dans une économie sans monnaie, rien ne vous empêche non plus, dans les Cévennes ou ailleurs, de vous porter responsable d'autres conditions de vie, dans des maisons de paille ou des yourtes, et pourquoi pas, des briques et du béton.

Votre expérience nous intéresse !

Elle nous intéressera d'autant plus qu'elle sera vécue et pensée comme une expérience, avec modestie, sans cacher les problèmes, sans mépriser les Cro-Magnon qui acceptent de vivre en bâties de pierre avec, au grenier, des lérots qui ne paient pas de loyer.

Nous observerons ce que vous faites avec d'autant plus d'intérêt que votre expérience ne risque pas de devenir totalitaire, comme on l'a vu avec les hectares sacrifiés aux pavillons avec les banlieues sacrifiées aux barres et tours, ou avec l'afflux des riches qui accaparent les vues imprenables.

Dans une économie sans monnaie, le totalitarisme monétaire, qui commande l'accès à la propriété, qui rend les riches irresponsables, qui dicte les devis, les techniques, le totalitarisme monétaire qui répartit l'espace entre les riches et les pauvres, qu'ils soient propriétaires ou locataires, le totalitarisme monétaire qui pourrait très bien demain nous imposer de vivre dans des roulettes, parce que c'est bon pour la flexibilité, ou dans des yourtes, parce que c'est encore moins cher, dans une économie sans monnaie, le totalitarisme monétaire est désormais sans effet. Votre yourte vous l'aurez choisie, vous en ferez l'expérience librement.

Dans une économie sans monnaie, il y aura encore des modes, et des préférences, heureusement. Mais elles ne seront plus décidées, dictées par la hauteur des revenus, qui vous contraignent de vivre dans tel quartier pourri ou vous font céder au prestige du garage et de la piscine privée ou à celui d'être au top niveau en matière d'économies d'énergie.

Vous ferez de votre habitat un usage - sincère, disons, au sens où habiter là où vous habitez ne dépendra plus de motifs monétaires. Vous ne serez pas obligé de déménager parce que le loyer augmente ou parce que vous n'avez pas les moyens d'appliquer les nouvelles normes, dont profitent les agents immobiliers et les entreprises de bâtiment.

La démocratie des usagers

Dans une économie où la réflexion sur les usages s'ordonne autour des profits monétaires, la réflexion est courte, raccourcie par des questions totalement extérieures à ce qui est en jeu.

Qu'est-ce qui est en jeu ?

L'usage que vous avez de ce que vous projetez et les usages que ça va vous faire.

Aujourd'hui les questions de budget et de remboursement priment et la décision opère dans une « fourchette » de choix réduits, et si c'est moins bien, tant pis, on s'en contentera.

Dans une économie sans profits monétaires, les usages auxquels vous allez émarger ne vont plus s'imposer du dehors, pour des questions de profits. Les usagers sont libres aussi bien

d'initier un nouvel usage que d'en abandonner un ancien, sans menacer tout un bassin d'emplois.

Dans une société sans monnaie vous pouvez proposer de nouveaux usages sans avoir l'épée du fric dans les reins, et sans être obligé de faire ça en grand, pour diminuer les frais généraux, faire ce qu'on appelle des économies d'échelle.

Vous pouvez aussi vous attacher librement à des anciens usages comme à certaines personnes, malgré leurs défauts.

Vous retrouverez le temps de vivre et d'aimer.

Dans un temps comme celui-là les objets les plus simples ne sont pas de simples objets, les lieux de vie sont autre chose que de simples surfaces.

Une organisation en « grappes »

Dans une économie démonétarisée, les interactions d'usages et d'usagers seront plus facilement prises en compte que dans une économie qui ne connaît les choses, les actes, les personnes, qu'à travers des prix. Il sera plus facile de réorganiser le local en grappes, des grappes où tout au bout de sa ramette, un grain de raisin interagit au soleil avec d'autres grains accrochés à d'autres ramettes.

Dans le cadre d'une économie qui exige de faire des profits monétaires, Christian Blanc, qui avait alors le grade de préfet, dans un livre paru en 2006, explique pourquoi certains pays, grâce à ce système (v. Silicon Valley), sont aussi performants dans la recherche et l'innovation.

Nous n'avons aucune raison de cracher sur la recherche et l'innovation si elles sont compatibles avec les deux conditions que j'ai dites.

Mais compatibles avec ces conditions, elles ne le seront évidemment jamais, ou ne peuvent l'être qu'exceptionnellement, aussi longtemps qu'elles seront commandées, perverties par les profits monétaires.

L'instauration d'une économie sans monnaie retournera comme un gant, pour le plus grand profit de la planète et de ses usagers, des pratiques qui n'ont rien en elles-mêmes de capitaliste, comme, par exemple, les procédés qui épargnent de la peine au travail, ou les codes-barres...

Elle exhumerà plein de procédés qui ont été mis de côté, parce qu'ils ne rapportaient pas assez, ou auraient fait chuter les ventes.

Elle exhumerà aussi plein brevets confisqués par les entreprises parce qu'ils auraient pu servir à d'autres ou hâter certaines reconversions.

Pour une démocratie expérientielle

Vous complèterez...

Mais une fois admis l'intérêt d'une économie sans monnaie, la question, forcément, c'est : qui va gérer les engins informatiques qui vont avec ?

Je n'imagine pas du tout, pour ma part, des spécialistes diplômés et nommés par un gouvernement quelconque, une administration divisée en bureaux.

Je vois très bien, par contre, se développer encore les réseaux spontanés d'intérêts, et la capacité que nous avons, déjà, de trouver, réunir « en grappes » des usagers sensibles aux mêmes choses que nous, mais qui, aujourd'hui, préfèrent garder leurs infos secrètes parce qu'il y a de l'argent derrière.

La concurrence libre et parfaite qui, en principe, doit aujourd'hui faire baisser les prix, je la vois se reporter sur l'inventivité, les meilleures façons de faire, pour faire monter le niveau de bonheur.

Sans l'épée des profits, sans chiffrage monétaire, vous verrez que les deux conditions que j'ai dites, la condition écologique - arrêter de détruire la planète, et la condition démocratique - la maîtrise de leurs usages par les usagers, ces deux conditions seront prises au sérieux sans qu'on ait même à les énoncer.

Pourquoi ? Parce que sur le terrain, une fois réalisées, elles se feront oublier au bénéfice d'une troisième, la condition *expérientielle*.

Car n'est-ce pas toujours l'expérience qui seule en fait décide ? Pourquoi donc ne pas s'en remettre entièrement à sa logique, à son contrôle en temps réel, comme la direction d'un bateau, en fonction d'une batterie d'indicateurs et de l'intérêt de ceux qui sont associés à l'expérience ? Pourquoi faudrait-il qu'on vous vote l'autorisation de la faire ?

Avec ou sans monnaie, cette démocratie-là continuerait de nous tenir en laisse. Sa logique, comme la logique monétaire, continuera de gêner, sinon de pervertir, notre engagement sur le terrain.

J'insiste sur ce point dans le CD3, **De l'Achat à l'Accès**, vous pouvez le réécouter, c'est la séquence n° 5.

A tout moment, quelqu'un peut venir s'associer au projet. L'esprit qui règne c'est non plus ON A RAISON, mais ON ESSAIE. Venez essayer avec nous.

L'entreprise - et la démocratie elle-même - changent alors complètement d'esprit. Chaque entreprise devient une expérience, et la démocratie l'ensemble de ces expériences.

Celui ou ceux qui lancent le projet doivent en être les premiers bien convaincus, mais le projet doit aussi convaincre, provoquer un certain enthousiasme, indépendamment de leur petite personne.

Notez bien que c'est un des charmes du libéralisme, dans beaucoup d'esprits.

L'entreprise est déjà vécue, chez beaucoup d'entrepreneurs, comme une aventure, une offre, et à sa façon, comme une alternative. Le malheur est qu'elle soit au final placée sous le contrôle de l'argent.

Dans une économie sans monnaie, tout ce que vous entreprenez se juge uniquement « à l'usage ». Pas de panique si vous devez y renoncer. L'entreprise, l'expérience n'aura jamais été aussi libre, ni aussi maîtrisée.

Le gâchis des dépenses « moyennes »

J'ai autant sinon davantage parlé de démocratie que d'habitat. C'est vrai. Mais je vis dans une société qui s'affiche démocratique, et en tant qu'*homo democraticus* j'ai quand même le droit de m'étonner de la façon dont la démocratie s'inscrit dans l'habitat ?

Elle s'y inscrit en fonction non pas de la démocratie, une démocratie qui voudrait dire qu'on a pu choisir en toute liberté son lieu et sa loge, mais en fonction des revenus.

Notre démocratie s'accorde de l'usage de la monnaie, ça ne nous scandalise même plus, et dans cette démocratie-là nous finissons par considérer que c'est justice si les riches habitent les beaux quartiers, les points stratégiques, et que les moins riches soient refoulés à la périphérie.

Dans la prolifération des sans-domicile-fixe nous voyons une conséquence des conditions économiques, et non pas des conditions anti-démocratiques que crée l'usage même de la monnaie, des conditions qui nous touchent, nous aussi, pourtant, mais aussi longtemps que nous surnageons, nous les acceptons.

Dans les regroupements par ethnies ou religion, nous voyons du communautarisme, alors qu'il s'agit bien plutôt de résister, parce que vivre là c'est moins cher et que l'entraide et l'économie souterraine offrent des avantages évidents. Dans les hôpitaux, les maisons pour personnes âgées, et même les cimetières, la répartition par revenus est également lisible.

Dans les prisons surpeuplées, car une prison c'est aussi de l'habitat, nous voyons l'effet de la montée de la violence et de toutes sortes de criminalités, mais ça nous dispense de nous interroger sur les violences et la criminalité qui découlent de l'usage de l'argent : ça nous dispense de nous demander si l'argent lui-même ne serait pas violent et criminel, si l'argent ne serait pas le voleur.

Quelque chose que je voulais dire, aussi, au sujet du grand gâchis des dépenses moyennes.

Je ne suis pas architecte, tout juste bricoleur. Ce qui veut dire que pour rendre mon habitat un peu plus vivable, je dois ou bien le faire moi-même, en achetant le moins cher, ou faire appel à des spécialistes qui vont aussi chercher des solutions rapides, et ce moins cher, cette rapidité, favorisent, en amont, l'offre de matériaux et de produits de bas de gamme, polluants ou qui ne durent pas, ou des dispositifs économiques à l'achat mais ruineux à l'usage.

Le fait que tout soit payant oblige à chercher des solutions moyennes avec des produits, des maisons, des écoles sans caractère, tristes, mais qui ont quand même coûté assez cher et qu'on a du mal à jeter ou démolir quand ils ne répondent plus à l'usage qu'on en a ou se dégradent.

Dans une économie sans monnaie, vous pourrez expérimenter dans deux directions opposées.

Celle d'habitats bien conçus, innovants, qui vont durer longtemps, s'adapter facilement à ce qu'on va leur demander par la suite.

Les immeubles des beaux quartiers, construits fin XIXe, sont dans ce cas. On a fait avec le meilleur, pour que ça dure, et cette durée-là c'est tout bénéfice pour la planète. Et puis il y aura des habitats qui justement ne seront pas

faits pour durer, précisément conçus pour y faire des expériences en matière de base, élévation et couverture, de disposition des lieux, de polyvalence des espaces, d'insonorisation, de sortie de l'angle droit, d'hygiène.

On en tirera plein de leçons, et on donnera un coup de bull là-dedans quand ça commencera à fissurer.

Habitants et habités

Dans une économie sans monnaie, notre investissement dans l'habitat, le regard, l'affection ou la haine que nous portons aux lieux où nous vivons, tout ça va évidemment changer. Parce que, dans la question de l'habitat, le principal n'est pas tant ce que nous habitons que ce qui nous habite.

« Habité » comme je l'étais par ma condition économique j'enviais ceux qui vivaient des beaux quartiers, où tout semblait prédisposer au calme, aux rencontres apaisées, et ceci indépendamment de la « bonne » éducation.

« Habité », vous pouvez l'être, par l'idée de vivre toute votre vie dans un même lieu. Mais vous pouvez être tout aussi bien « habité » par le désir de pouvoir vous installer n'importe où, ou de ne faire que passer.

Vous pouvez être « habité » par le désir de posséder tout le confort avec tous les appareils et des beaux meubles ou au contraire de n'avoir rien, de ne surtout vous attacher à aucun objet.

Ce qui nous « habite » déborde parfois de notre petite personne. Si je vous ai parlé de l'habitat comme j'en ai parlé, c'est que je suis « habité » par une certaine idée de la démocratie, et que la démocratie actuelle, telle qu'on peut la découvrir du sommet de la Tour Eiffel ou au ras des trottoirs, au-dessus des bouches d'air chaud, elle fait injure à la démocratie.

Dans une société sans monnaie, les usagers seront « habités » par de tout autres idées.

On ne peut rien prédire...

Sauf, peut-être, que les compulsions d'achat, de consommation, qui aujourd'hui nous vengent de notre condition monétaire, elles vont déménager : ça va faire de la place !

De la place libérée pour faire autre chose, à la fois des lieux que nous habitons et de ce qui nous habite, car les deux sont liés et leur liaison nous allons la retrouver par la suite en appliquant l'idée d'une société sans monnaie à d'autres domaines.

Mars 2010



Du CD2 au CD4... le CD3 !

Le CD2, *Vous avez dit « anticapitaliste »...?* était joint au numéro 21.

A celui-ci est joint le CD4, **POUR UN FRONT ANTIMONETAIRE**, composé de deux interventions dont les textes figurent au début de ce cahier.

Le texte du CD3 *De l'achat à l'accès* a été imprimé dans **PROSPER 21**. Il marque la fin d'une période ambiguë de reprise en charge et de rupture entre deux formes de distributisme.

Reprise en charge. **PROSPER**, depuis son premier numéro (Printemps 2000) étudie l'hypothèse d'une économie sans profits monétaires, qui définit l'économie distributive ou distributisme. Hélas ! Combien, parmi ceux qui se déclarent favorables à l'économie distributive ne s'en sont pas encore aperçus ? Ou quand c'est le cas, tempèrent ce que l'idée a de brutale en citant les Associations 1901 qui « elles non plus » ne font pas de profits monétaires ? C'est oublier que ces associations (comme la nôtre) doivent engranger des sous pour survivre et y arrivent soit par des dons, des abonnements, des adhésions, dont les montants sont adossés à la redistribution des profits monétaires, soit par des produits dont les profits financent leur publicité et des postes salariés.

Rupture(s). L'adhésion au distributisme s'est longtemps faite sur la base de la création monétaire. Il intéresse à ce titre de plus en plus de monde, aussi bien dans les milieux « alternatifs » (monnaies locales), marqués à gauche, que les milieux marqués à droite - « indépendantistes ». Sa charge proprement révolutionnaire s'en trouve donc réduite, sinon totalement annulée, et les partis ou la radio ne voient aucun danger à inviter ceux qui veulent « en parler », s'offrant ainsi à bon compte une flatteuse image d'*« ouverture »*.

Affirmer que le distributisme est d'abord et avant tout une économie sans profits monétaires « rompt » avec ce consensualisme. Mais **PROSPER** va plus loin, puisqu'il montre qu'il est possible aujourd'hui de faire le **distributisme** (donc se passer de profits monétaires) **sans monnaie**. Il se trouve dans la même situation que Jacques Duboin lorsqu'il avait compris que l'usage de la monnaie distributiste, comme de toute monnaie, portait en germe les hiérarchies sociales et leurs effets négatifs, et pris parti pour « l'égalité économique » (des revenus égaux).

Dans le CD3, *De l'Achat à l'Accès*, au moment d'envisager « un stade intermédiaire », avec monnaie, avant de passer à un distributisme sans monnaie, nous avons donc qualifié ce stade de « sas de tous les dangers ».

Il est probable que nous ferons par la suite de moins en moins référence au distributisme, sauf, justement, pour prévenir de ses dangers, liés à des archaïsmes « historiques » que nous avons souvent signalés, comme « le service social » (ou « contrat civique »), et la planification des « besoins ».

On aura un exemple de la nouvelle façon de traiter notre appartenance au distributisme au début du CD4 *Pour un front antimonétaire* ci-joint (retranscrit p. 7). Ainsi, invité en tant que « distributiste » par le groupe Mai-Paris à présenter un « anticapitalisme » digne de ce nom, J.-Paul Lambert a clairement assumé son étiquette, pour enchaîner aussitôt sur la possibilité de se passer de monnaie, fût-elle aussi géniale que la monnaie distributiste.

Mais que devient la démocratie dans une économie sans monnaie ? La deuxième partie du CD4 y répond par une « application » à l'habitat. Elle sera suivie de quelques autres, qui occuperont nos prochains numéros.

De l'Achat à l'Accès (CD3) sera audible sur le site prosperdis.org, avec les textes.

Nos abonnés l'ont reçu soit en cassette contenant deux dépliants très clairs, soit joint à un cahier de format A5 (contenant donc le CD et le texte).

Les deux articles sont encore disponibles. Pour se les procurer (au prix coûtant), il suffit d'écrire à la revue (v. au dos de ce cahier).

PROSPER
CD 4

Pour un front antimonétaire

(24 Janvier 2010)

1. L'anticapitalisme, ça se vend bien
2. La traçabilité : réalité matérielle et politique
3. Evaluation monétaire et spéculation
4. CREER UN FRONT ANTIMONETAIRE
5. Mise en ondes politiques

20' env.

Une démocratie sans monnaie ?

I. Application à l'habitat

(Mars 2010)

6. L'âge des prix est dépassé
7. En démocratie capitaliste, qu'est-ce qui commande ?
8. La monnaie est-elle compatible avec la démocratie ?
9. Se réapproprier les décisions
10. Comment ça marche ?
11. Faire éclater les standards
12. Votre expérience nous intéresse
13. La démocratie des usagers
14. Une organisation en grappes
15. Une démocratie expérientielle
16. Le gâchis des dépenses « moyennes »
17. Habitants et habités

30' env.

PROSPER usologue

- *Au printemps 2000 est paru le premier PROSPER. On n'a pas tardé à y lire une « usologie de la chaise ». Est-ce que tu avais déjà en tête que PROSPER devienne « une revue d'usologie » ?*

Non. Mais il ne pourrait éviter d'en parler. Sous l'angle politique de la maîtrise de leurs usages par les usagers, j'avais déjà étudié la vie des « signes », la façon dont les choses s'intègrent à des « tableaux » qui nous font marcher aux « signes », que nous sommes « riches », « puissants », « modernes, avons « la classe », des signes de plus ou moins d'être. J'avais lu Baudrillard, son *Système des objets* et *Pour une critique de l'économie politique du signe*.² Et puis Marshall Sahlins³. Compris que le social et la planète étaient malades de toutes sortes de signes vendus bien cher par les fabricants d'objets et de spectacles. *La société du spectacle* de Guy Debord, c'était une société de l'être plus ou moins, malade de ses « tableaux ». Comment maîtriser ça ?

Montaigne avait bien vu déjà que « l'usage est le maître » et que les usagers devaient s'en arranger de ce côté-ci des Pyrénées pendant que d'autres s'arrangeaient des leurs au-delà. J'ai fait le pont entre lui et les nominalistes, Ockham et Cie. Et puis avec Hume, qui lui aussi se méfie de la façon dont on nomme les choses, dont on crée des « êtres » tout verbaux. Et puis avec mes soucis professionnels : les élèves réputés débiles, qui « étaient » débiles, que leur débilité rendait en principe coûteux et inutiles sur le marché de l'emploi.

Je n'ai vraiment commencé à parler d'*usologie* qu'au début des années 80. J'ai rencontré Popper plus tard. Il m'a appris « essentialisme ». Je disais « essologie ». Qu'est-ce que j'étais content ! Un frère !

Tu dis que dans ton métier déjà tu « croisais » l'argent et la nature des gens...

J'avais développé tout un argumentaire sur la gratuité. Celle des personnes et des choses qui nous enchantent, sans que nous sachions pour quelles raisons. Qu'ont-elles à voir avec la « nature » qu'on leur prête ? Est-ce que les aimer peut s'expliquer par les *services* qu'elles nous rendent ? C'est outrageant...

J'ai entendu parler d'un Mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales, et j'ai lu *La critique de la raison utilitaire*, d'Alain Caillé, qui m'a donné envie de faire une sorte de panorama sur l'intérêt de « penser usages ». Il est marqué dès la première ligne par ma rencontre encore toute fraîche de l'œuvre de Popper.

C'est Caillé qui a titré *Plaidoyer pour l'usologie*.⁴ Le texte est très fruste, mais introduit encore assez correctement à la chose... (*voir ci-après*)

Usologie : le mot est construit à partir de *logos*, discours, et *usus*, usages. Comme sociologie ou déontologie. Discours ou science des usages.

Il n'est pas encore dans le dictionnaire mais il commence à circuler sur le Net. A la fin des années 80 il y avait déjà eu des *Cahiers d'Usologie*, quatre, à diffusion très restreinte. Celui intitulé *Les enjeux* a été introduit par François Dagognet, qui a présidé l'agrégation de philosophie et publié de nombreux ouvrages sur des sujets très divers, souvent étonnantes. Le dernier, en 2009, sur les poussières...

suite p. 33

² *Le Système des objets* en Livres de Poche, *Pour une critique...* : Gallimard, Les Essais, 1972.

³ Ethnologue américain. Dans *Au cœur des sociétés, Raison utilitaire et raison culturelle* (Gallimard 1980) il montre l'importance des symboles dans les affaires humaines. V. aussi *Age de pierre, âge d'abondance* (id. 1976).

PENSEZ USAGES !

Plaidoyer pour l'usologie*

L'usologie a pour but premier de ramener dans le cadre de toute discussion rationnelle** des domaines qui lui échappaient ou n'étaient pas construits avec un minimum de précaution en vue d'une telle discussion.

Elle se propose donc de reconstruire sous forme d'*usages* les différents objets d'observation : tout ce qui, dans le « réel » nous intéresse à un titre ou un autre, tout ce qui peut faire l'objet d'un discours et les outils mêmes du discours.

Les sciences n'ont en effet progressé jusqu'à présent que dans la mesure où elles déterminaient ce qui était utilisé, sans quoi on n'aurait rien pu *observer* ni expérimenter, et la façon habituelle dont ces utilisations avaient lieu. Ce n'est pas parce que les deux termes d'utilisation et de modèle n'ont pas été systématiquement employés que l'usage de ces deux préoccupations a fait défaut. L'usologie ne fait que formuler en clair deux opérations fondamentales et complémentaires tout à fait courantes dans les différentes *usologies* - ou sciences - déjà constituées.

Le but du présent article est tout d'abord de mieux cerner, à travers celui auquel il s'oppose, le modèle commun à partir duquel se construisent les usages. Les implications pratiques viendront comme dans la foulée.

Ce qui est ou ce qui se fait ?

Le modèle sous-jacent à l'observation exclusive des usages peut être mis en évidence de la manière la plus simple dans la façon dont nous découpons un objet pour en parler.

Soit un objet concret quelconque. Les questions qui peuvent être posées à son sujet se répartissent en deux groupes : 1. Qu'est-ce que c'est ? 2. Qu'est-ce que ça fait ?

Le premier modèle de questionnement utilise un jeu de renvois intérieurs au langage ou à ce qu'on sait déjà. Voici ce qu'on désigne, en français, sous le nom de « table ». Tout le monde « sait » ce que c'est qu'une table. Le computer cliquette tranquillement : il recrache ce qu'on lui a mis en mémoire.

Les opérations commandées par ce modèle ne dépassent pas l'âge mental nécessaire au jeu des « Sept familles » ou aux dominos. Elles condamnent à classer, ce qu'on a suffisamment reproché à la scolaire. Ce classement cependant reste rarement neutre. La nature des choses étant déterminée, cette détermination l'introduit aussitôt dans un registre affectif ou émotif. Un registre en impasse, où, après avoir énoncé que X « est » ceci ou cela, il est impossible de s'interroger sur ce qui le *fait* tel que nous disons qu'il *est*. Nous ne pouvons en effet jamais dire ce qu'il est qu'en vertu d'attributs qui passent pour naturels - comme l'infériorité de la femme ou celle du nègre - programmés plus ou moins clandestinement dans sa définition.

L'autre type de questionnement met aussitôt en question la façon dont on a constitué la mémoire. Il déploie d'une manière critique ce qui « est ». A la différence du verbe être, derrière lequel on ne peut jamais qu'aligner des qualificatifs - comme c'est beau, petit, parfait, etc. -, le verbe faire oblige ici à revisiter des opérations, des usages, qui sont entrés un jour en notre usage, s'y maintiennent en vertu de certains usages, et peuvent toujours en sortir.

Une table, par exemple « fait » - assemble, de différentes manières et avec des matériaux divers, dont on peut toujours changer - un plan horizontal et ce qui va le maintenir horizontal. Elle « fait » une ligne de plus dans la liste des produits fournis par les marchands de meubles :

* Paru dans la *Revue du Mauss* (Mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales), n°14, 4^e trimestre 1991, où il a été attribué à Jean-Pierre et non J.-Paul Lambert.

** Cf. K. POPPER, *Logique de la découverte scientifique*, introduction. La formule couvre à la fois la science et la philosophie.

elle participe à une production spécialisée, qui a longtemps appartenu à la filière « bois » et passe peu à peu aux filières métal et plastique.

La table « fait » une nécessité absolue de notre environnement, dans une écologie particulière qui comporte des chaises à bonne hauteur, des sols aplatis, des opérations auxquelles on ne peut « bien » se livrer que sur des tables. Une table « fait » un signe de distinction : elle prend prétexte d'une fonction devenue essentielle, travailler assis devant un plan horizontal, pour inscrire dans votre lieu de travail ou votre espace privé des *signes* - bien plutôt que les moyens - de votre modernité, de votre efficacité, de votre participation au progrès.

Une table « fait » donc de l'industrie, du commerce, de l'économie et de la sociologie. Et même de la littérature - cf. chevaliers de la Table ronde - et de la philosophie - ô tables rases ! Elle produit un certain nombre de phénomènes sociaux sur lesquels le verbe faire rouvre l'enquête et invite à profiter de l'occasion pour se demander ce que font les phénomènes sociaux « totaux »...

Identifier des *usages*

L'usage du verbe être offre des facilités qui engagent nos pratiques, notre représentation même du monde. Il nous rive au spectacle. Celui du verbe faire nous gratifie beaucoup moins : il n'apporte par lui-même aucune conclusion, donc aucune sécurité. Les usages auxquels il nous renvoie nous mettent en position de recherche d'équilibre.

J'entre dans un hall d'exposition. « Table » à trois pieds ? La forme du plateau rappelle une feuille de bégonia. Est-ce bien une table ? Oui, mais... Mais elle n'est pas en harmonie avec le reste de notre mobilier. Mais sa forme est moche. Mais elle n'est peut-être pas aussi solide qu'une table à quatre pieds...

Sur le mode de la table qui *est*, chacun va pouvoir exprimer un certain jus de table et filtrer les pépins introduits par cette table-là. Nous allons célébrer une sorte de table idéale, sans pouvoir du tout remettre en cause un archétype qui s'est pourtant construit au fil des usages. Nous allons nous affronter au nom des goûts et des couleurs - dont on ne discute pas. Discussion bloquée d'avance. Rationalité close.

Que *fait* en revanche une table à trois pieds ? Un pied de moins à assembler. Un pied de plus pour la stabilité ! Elle ajoute une possibilité au répertoire des tables. Elle introduit dans notre espace des possibilités nouvelles : par exemple libère les coins. En ce qui concerne son assemblage, elle appelle des matériaux nouveaux. *Idem* pour son plateau vaguement triangulaire. Bref : elle fait le lieu d'interrogations nouvelles. Nos réponses positives ou même seulement critiques confirmèrent la possibilité d'un autre usage des tables. Et à travers cette possibilité, nous aurons réinvesti nos capacités d'usagers au plan de la réflexion productiviste et consommatoire. Rationalité ouverte.

Supposons maintenant que nous ayons été éduqués dès notre plus jeune âge à chercher comment les choses se faisaient. Que nos parents et éducateurs, au lieu de nous enseigner seulement le nom des choses et la valeur que l'usage leur donne, mettent chaque fois l'accent sur ce qu'elles nous font faire, tous les autres usages impliqués par les usages qu'elles nous font, comment elles sont venues à notre usage, quels usages les soutiennent. Pourquoi nous des baguettes et eux des fourchettes ? Quels avantages cela fait-il ? Quels inconvénients ? Que fait-on pour exploiter les avantages ? Et pour remédier aux inconvénients ?

Rapidement se mettront en place des schèmes d'observation comme ceux d'ensembles concrets, de mélodies pratiques, d'écologie usagière. En procédant ainsi, vous serez obligé de placer au premier plan, dans votre culture, la technique, ses contraintes, son histoire. Vous montrerez comment l'identité se construit, à quoi elle tient - de quoi relèvent ses dramatisations permanentes. Une vigilance de cette espèce libère *l'usager* de ses usages tout en les lui faisant toujours mieux connaître et comprendre. Ecole de responsabilités concrètes.

Une école qui s'oriente nécessairement, à terme, vers l'expérimentation. Aujourd'hui encore, quand un usager adopte comme « table » un plateau en forme de feuille de bégonia, il doit se distancier par rapport aux usages de son milieu. Mais il ne réussit, au bout du compte, qu'à se donner une image d'usager « moderne ». Il peut ensuite très bien continuer de consommer du moderne comme d'autres du classique. Reste à franchir le pas : à penser tous les usages comme des hypothèses, indéfiniment falsifiables. Ce qui fut toujours le cas, mais n'a jamais été pris en compte et engage de tout autres pratiques.

Faire « être »

Les produits de l'esprit et les produits concrets, traditionnellement, sont traités comme absolument hétérogènes. En usologie la même méthode s'applique aux « objets » issus de l'industrie humaine ou de celle de la « nature », aux concepts, et même aux émotions.

L'invention des tables s'explique dans un certain environnement d'objets et d'opérations, d'utilisations et de modèles d'utilisation. L'invention d'un concept s'explique de même par l'environnement d'autres concepts, usés, concurrents, convergents, liés à l'usage de systèmes de représentation qui utilisent le « réel » en fonction de certains modèles dont la spontanéité a une longue histoire. Nous utilisons les larmes, le rire, la colère, selon des modèles qui n'ont eux-mêmes rien d'éternel...

Au sujet des concepts, les cours de Terminale, parmi d'autres, donnent bien le ton. Ils fonctionnent comme n'importe quelle revue consommatoire. Tout est mis en œuvre pour que nous ne sachions plus poser de questions autrement que sur le modèle : « *qu'est-ce que c'est ?* » - la mémoire, la conscience, la vie, le progrès, etc. Mise au pas assurée. L'étudiant est appelé à *reconnaître*, à faire le tour de ce que désigne le concept. Il est appelé à en faire un usage correct, c'est-à-dire débiter un certain nombre de phrases prévues dans un style non moins attendu. A en faire usage dans le cadre des usages qu'on en a déjà faits et non à s'interroger sur les usages qui nous l'imposent.

Imaginons maintenant un manuel d'usologie pour ces mêmes classes terminales. Que fera-t-il apparaître dès les premières pages ? Que si quelqu'un vous demande « *qu'est-ce que c'est qu'être* » ou « *qu'est-ce que l'Etre* », il vous est impossible de répondre qu'*« être »* ou *l'Etre* ne signifient rien. Que la façon dont la question est posée vous l'interdit : vous condamne à un énoncé commençant par « *c'est* », qui désigne forcément quelque chose. Implosion et blabla garantis. Mais vous ne serez plus jamais menacé par l'oubli de *l'Etre* ni par celui d'aucune des entités qu'on vous aura donné à décortiquer comme *étant*.

Demandez-vous en revanche ce qui se passe quand on fait être, quand on enferme un objet ou une personne dans une définition, quand on lui présuppose une *nature*. Vous allez pouvoir dresser une liste des usages que nous fait la chose ou la personne du point de vue de ce qu'elle « *est* ». Vous allez vous trouver face à un usage global, celui du modèle « *être* », dans un certain environnement d'usage destinés à fabriquer des tableaux : à désigner les qualités des choses, de l'homme, et qui, étant dans leur nature, le sont d'une manière irrévocable.

Redéployer des usages

Accorder *de l'être* aux gens, aux choses, donc, ne fait pas qu'une commodité de langage. Faire être fait le lit de la tragédie. Fait celui du manichéisme. Fait du racisme, du nationalisme et de la xénophobie. Fait que tout devient signe de plus ou moins d'être, *i.e.* de plus ou moins de conformité par rapport à des modèles qui, du coup, ne risquent plus d'être interrogés pour ce qu'ils nous font faire.

Faire être rend les guerres fatales, enfonce le malade dans la maladie, augmente l'aura du chef, interdit la critique... Mais il ne suffit pas de s'en apercevoir. On retomberait aussitôt dans le spectacle. Il faut au contraire redéployer *des usages*, des manières de faire, de se faire, seule façon d'en garder le contrôle. Redéploiement qui peut s'effectuer dans trois directions.

La première, déjà indiquée, revient à dresser la liste des utilisations concrètes et des modèles suivis par la cause, la force, l'entité, la personne désignées. Que « *fait* » le manichéisme ? Comment se construit-il ? Comment se constitue cette « chose » que nous repérons sous le nom de xénophobie ? Que font, comment se font, aussi bien, les loups, les marécages, les Saddam Hussein. Soulignons que les enquêtes de cette sorte n'ont rien de rare mais s'arrêtent, en général, à la recension de « *faits* » indexés sur l'être de la personne, de l'animal ou de la chose. Le « *fait* » n'est alors cité que pour confirmer le génie de Pasteur, la cruauté du loup, l'horreur du racisme. On comprend donc pourquoi l'usologue se méfie des « *faits* » et préfère les décomposer en utilisations et modèles d'utilisation. Or il suffit souvent d'ajouter une utilisation ou un modèle pour changer complètement l'image du X observé. Ainsi les descriptions écologistes ont-elles récemment étendu notre champ d'intérêt et réintroduit dans le champ des utilisations les fonds marins ou l'ozone, dont nous ne savions rien, ou des prédateurs qui participaient de certains équilibres. Les abysses et le plafond se sont soudain comme rapprochés et on s'affaire désormais à les préserver.

La deuxième direction consiste à dégager les usages dans leurs entrecroisements, leur complémentarité, leurs oppositions. Quels réseaux d'usages préparent le racisme, Adolf Hitler ou le retour annuel des chants d'oiseaux ? Facilité par le redéploiement ci-dessus, ce genre de questions met en évidence des réseaux d'usages que nous n'avions jamais pensé à mettre en observation ou qui allaient de soi. Ce que nous prenions pour positif ne l'est plus aussi absolument. Les certitudes se diluent. On va aux choses qui font, à la façon dont elles se font, aux stratégies, au lieu de se sécuriser à travers l'énoncé des choses qui sont, dont les qualités et défauts ne font le plus souvent que couvrir des principes économies de toute réflexion.

Le troisième redéploiement concerne l'usage même de nos représentations. Dans un premier temps, il s'agit en effet de reconstruire le réel sous forme d'usages en se demandant ce que X utilise et sur quel(s) modèle(s). Cette reconstruction doit cependant elle-même pouvoir être interrogée comme n'importe quel autre objet mis en observation. Qu'avons-nous utilisé, quels modèles avons-nous suivis et continuons-nous de suivre pour parler de X dont nous parlons et en parler comme nous en parlons ? Et ne pourrait-on pas ajouter une ligne de plus, là aussi, à la liste des utilisations, chercher par exemple ce que nous disons aussi, ou d'autre, en disant cela ? Revisiter les modèles suivis par notre discours...?

Raisonnez usologique !

Dans son *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* (1865), Claude Bernard n'inventait rien. La réduction à des usages, telle que nous la préconisons, n'invente rien non plus. Elle ne fait qu'énoncer en clair une méthode confusément suivie par tous dès qu'il s'agit de dépasser un problème ou de conduire rationnellement une enquête.

Que fit le designer qui inventa la table dont le plateau avait la forme d'une feuille de bégonia ? Il reconsidera « ce qu'il fallait » - utiliser - pour fabriquer « une table » et osa s'attaquer aux modèles qui voulaient qu'une table fût en bois, eût quatre pieds, quatre angles droits. Il modélisa par la même occasion le fer - sous forme de tubes peints au four - comme matériau pouvant entrer dans l'espace privé. De même pour la balle de lin compressée qui constituait le plateau. Quant à ceux qui achetèrent le produit, ils firent l'expérience de ce qu'il apportait d'avantageux – mais aussi de sa fragilité, qu'on aurait pourtant pu facilement corriger et qui rétrospectivement nous apparaît suicidaire, comme pour beaucoup d'autres nouveautés du même type.

Raisonnements usologique aussi quand l'Europe cesse de se déchirer, utilise ses diversités et ses concurrences selon des modèles qui périment les cadres nationaux. L'expérimentation du modèle européen conduira certainement à de multiples révisions. Celles-ci n'interviendront pacifiquement qu'à condition de contrôler chaque fois ce qui s'utilise - ce qu'il faut pour - et sur quels modèles. Le détour par l'émotionnel primitif - voir dans une opposition, une certaine façon de traîner les pieds ou une manifestation de colère, l'expression d'une certaine nature des nations et de leurs ressortissants - ne ferait que compliquer la tâche.

Enquête et raisonnement usologiques quand on fait entrer dans la liste de ce qu'il faut pour qu'une tumeur se développe – ce qu'elle utilise - l'environnement, avec à la clé des modèles d'interprétation et d'intervention. Raisonnement usologique, lorsqu'on essaie de comprendre ce qui s'utilise dans un apprentissage, dans une dépression nerveuse, un style, quand on met en évidence « des choses cachées depuis le commencement du monde » ou la façon dont l'intelligence se construit et construit...

L'usologue constate : chaque fois que les choses bougent, les modèles entretenus par le modèle « être », l'éducation et les institutions qui lui sont asservies ont cédu. Et il demande : 1. Pourquoi le ressort de ce genre d'expériences n'est-il pas mieux connu ? 2. Pourquoi ces expériences sont-elles traitées comme faisant exception ? 3. Pourquoi sont-elles aussitôt travesties en gloire pour ceux qui y ont participé, comme si elles étaient interdites au commun des usagers ? 4. Pourquoi déchaînent-elles la violence au lieu de s'interpréter calmement comme préparant d'autres visions du monde, d'autres identifications et identités, qui elles aussi se falsifieront un jour ou l'autre...?

Alors - tentez-vous-même l'expérience : substituez d'une façon régulière, méthodique, dans tous vos énoncés, les manières de faire, de se faire, aux manières d'être. Ne donnez jamais pour explicative la nature d'une chose ou d'une personne - le Pouvoir, le Marché, la Mentalité, et pourquoi pas la Race... Pour garder le sens critique, déployez des usages, encore des usages. Libérez-vous, raisonnez usologique !



La science au monde la mieux partagée...

suite de la p. 28

Beaucoup font de l'usologie sans le savoir. Elle s'épanouit dans les articles « d'humeur » qui honorent les journaux. Il y avait autrefois la « petite » collection de gare Hachette : *La vie en... telle région, au temps de....* La science historique a basculé de l'histoire des guerres et des dynasties à celle *des usages*, sans prononcer le mot. Est-ce l'ethnologie et les usages des « primitifs » qui l'y a poussée ? Elle nous régale aujourd'hui avec l'histoire de l'hygiène, des larmes, des couleurs, des « gros »... L'« histoire des mentalités » a été un tournant, au moment où je découvais « l'épistémologie génétique » de Piaget, qui décrit comment « l'intelligence » et donc la « connaissance » se développe par « stades » que j'interprétais comme des blocs de « façons de faire ».

Tu arrives à « l'usologie » comment ?

Par plusieurs voies, mais le métier m'a beaucoup aidé ! L'instituteur ne doit pas tant « faire apprendre » que rendre les élèves curieux d'apprendre et leur en donner les moyens. Mais apprendre quoi ? Ma réponse, intuitive, était claire, et « laïque » par surcroît : *des façons de faire*. Tout ce qu'on pouvait « apprendre » se terminait en « façons de faire » : Pasteur ou Ravaillac, le renversement Copernic ou la machine à vapeur, écrire ou mathématiser, réformer ou révolutionner, tout ça « fait » d'une certaine façon, dans un environnement d'actes concrets ou pensées d'époque. Et nous interpelle comme acteurs, comme usagers capables d'en faire autant, ou de ne pas le faire, ou de faire autrement.

Pourquoi tu dis « laïque » ?

Attacher des valeurs à la queue des contraintes du moment et enseigner ce qui est censé faire valeur n'a rien de laïque : c'est faire partager la religion du moment. Ce n'est plus agir en « hussard » mais en curé de la République. Ma lecture de Sartre avait fait remonter un vieux contentieux : comment être et libre. Enseigner l'a réglé. J'ai tout de suite saisi, plus que compris, que je n'avais pas le droit de laisser dire à un gosse « c'est beau », « c'est... » sans lui demander ce qui le lui « faisait » beau, sale, méchant, champion, héros, criminel - ou Portos, Polak, Arbi. Ce qui nous renvoyait à l'environnement dans lequel *ça* - chose ou personne - se faisait comme on disait que c'était, le valorisait ou dévalorisait comme *étant*, et à la façon dont l'élève, ou moi, avions intégré la façon - la religion - de faire « être », *qualifier* comme *ça*.

Comment développer un mode d'observation parfaitement neutre, orienté par ce qui se fait là, par ce qu'il faut pour le faire et qui pourrait le défaire ? Comment éclairer le moment où *ça* bascule de la façon dont les choses se font, ce qu'il faut pour le faire, au moment où il faut absolument le faire, où la façon dont on le fait se trouve expliquée par des raisons d'être qu'on va chercher dans la nature des choses alors qu'elles ne tiennent qu'à des façons de faire ? S'orienter exclusivement vers « ce qui se fait là » revenait à faire ce qu'on attend d'une science.

Dans mes petites leçons sur n'importe quoi, en cherchant à couvrir « tout ce qui se fait là » et qu'on pourrait faire « autrement », autrement-autrement, ou en-mieux ou en-se-trompant, j'ai découvert l'usologie « spontanée », que nous pratiquons tous sans le savoir ni lu Claude Bernard.

L'usager en sentinelle (*page suivante*) commence par là... Ou recommence, en partant d'un texte déjà publié dans **PROSPER 20**, qui venait d'une improvisation en privé, encore confuse, captée sur magnétophone. Il a été écrit dans le but d'en faire une conférence, et pourrait bien finir en CD, lui aussi, sur *prosperdis.org* !

suite p. 49

L'usager en sentinelle

Descartes introduit son **Discours de la Méthode** en rappelant que le bon sens est la chose au monde la mieux partagée.

Le mauvais sens ou le contresens semble l'être tout autant, que le bon sens, justement, corrige, mais sur quelle base ?

Dans notre hypothèse il les corrige sur une base *usologique*. Ce qui veut dire à partir d'une mise en observation constante des façons de faire, de se faire, *des usages* qui sont faits ou se font de ceci ou cela, de l'expérience de ce qui se fait là, et de la vérification de ce qui se fait ou ne se fait pas, la vérification de ce que vous croyez savoir au sujet de la façon dont les choses ont lieu.

En somme, l'*usologie* est la science au monde la mieux partagée...

...et en ce moment, par exemple, comme à tout moment, vous en faites, sans le savoir, dans plusieurs registres simultanés, en rebondissant de l'un de ces registres à l'autre à toute allure et avec une grande souplesse.

Chaque fois que votre regard se pose sur une chose, vous intégrez au quart de tour ce qu'elle fait. Par exemple elle fait ce qu'on appelle une chaise, pas un fauteuil, pas un tabouret.

Tout ça vous le « voyez » sans y faire vraiment attention. On peut difficilement dire, même, que vous le voyez, mais vous n'avez pas été non plus sans le voir, percevoir.

Dans cette façon de voir sans voir, d'observer sans en avoir l'air, on peut distinguer

trois radars

Le premier de ces radars se focalise sur ce dont ces chaises font usage, sur les matériaux qui ont servi pour les fabriquer, sur la façon dont on a assemblé la coquille en plastique et les pieds, sur l'origine des matériaux, les travailleurs, outils et

machines impliqués dans la production de chaises, leur existence, leur accouchement.

Quel que soit le type de chaise, vous distinguez ce qu'elle a de nouveau ou de traditionnel. Vous voyez la forme qu'on lui a donnée, de quel modèle elle fait usage, on l'a faite classique, moderne, plutôt décorative qu'utilitaire. Si je vous demande quelles formations professionnelles il faut pour en faire, quelles machines, vous aurez des réponses qui, même hésitantes, prouvent que vous disposez au sujet des sièges de tout un stock d'observations dont vous ne savez pas l'origine avec précision.

Dans le champ de ce radar, notez-le, les chaises sont pour ainsi dire *sujet de l'action*, elles se servent ELLES, de matériaux, ou se font servir par les créateurs, les fabricants

Deuxième radar. Votre attention, votre regard sur ces chaises, portent sur les usages qu'on en fait : s'y asseoir, bien sûr, les ranger, les assortir à un environnement fonctionnel : sièges pour l'école, les bureaux, les salles de réunion, la cuisine, le salon.

Rien que de les voir, vous en sentez le poids, vous percevez qu'elles seront facile à empiler, pour les ranger quand nous aurons quitté la salle, vous savez qu'elles ont été disposées comme ça par d'autres personnes, et que cette disposition ne s'est pas faite par hasard. Là encore, vous vérifiez les conclusions d'expériences passées ou au contraire vous vous préparez à changer leurs conclusions. Du premier coup d'œil vous voyez, vous remarquez, réalisez, que la collection de sièges est en harmonie ou non avec le décor, que tel siège est de la même époque que les autres, ou d'une autre, en quoi il se distingue : dans une salle comme celle-ci, vous n'y attachez personnellement aucune d'importance, ça regarde la Mairie ou le Département. Mais chez vous, chez les autres, vous y faites déjà davantage attention, car ça donne des indications sur vos choix, votre personnalité, comme des chaussures, un chapeau ou une montre.

Une chaise, un siège, c'est plein de citations : tel galbe des pieds, tel alignement de clous dorés, telle coque en plastique, autant de clins d'œil que les constructeurs et marchands de sièges se font entre eux, dans un environnement de signes professionnels ou commerciaux dont ils ont les clés, et auxquels les clients, les usagers, sont plus ou moins sensibles.

Une chaise, c'est aussi riche qu'un tableau ou un poème. Elle participe de toute une littérature. La technique est aussi chargée de littérature et de philosophie qu'un roman, un poème ou un essai. Nous l'occasion d'y revenir.

Dans le champ du second radar, celui des usages qu'on en fait, cette fois, les chaises arrivent *en complément*, elles participent d'un certain ensemble ou environnement d'usages qui explique leur forme, leurs matériaux, leur style.

le radar conjecturel

J'en viens maintenant au troisième radar, à la troisième orientation, la troisième forme que prend - l'ENQUETE permanente à laquelle nous nous livrons sur tout ce qui se présente à nous aussi bien au plan matériel qu'idéologique. Car nous n'arrêtions pas d'enregistrer des informations des données, des références. Mais elles ne s'accumulent pas « comme ça » dans des espèce de dossiers mentaux. Nous les comparons, nous éprouvons leur solidité, nous les remettons sans cesse en question.

La perception ne fonctionne pas comme une caisse enregistreuse, elle rétroagit sur des expériences ou usages déjà effectués, elle anticipe sur d'autres.

La perception la plus spontanée se présente de part en part comme une recherche, elle vérifie et anticipe. Elle n'arrête pas de faire des hypothèses.

Sans exagérer, on peut donc admettre qu'elle fonctionne déjà sur une base scientifique.

Quand nous portons notre regard sur une chaise comme sur n'importe quoi, nous voyons tout de suite, comme malgré nous, nous supputons, nous interrogeons ce qu'elle a de nouveau, d'attendu ou d'inattendu : est-ce que ça fait bien la même chose, est-ce que ça correspond bien à ce qu'on attendait, est-ce que ça nous fait plaisir de la revoir, ou est-ce que nous ne l'avons pas déjà trop vue ? Et nous en tirons, souvent à notre insu, des conclusions pratiques, qui restent encore comme suspendues. Certaines un jour vont s'actualiser et à ce moment-là refouleront toutes les autres.

En rangeant ces chaises, par exemple, nous trouvons qu'elles sont légères ou lourdes, ou qu'elles font un bruit épouvantable. Nous allons comparer l'expérience qu'elles nous imposent, comparer sans vraiment comparer, comme je disais tout à l'heure qu'on voit sans voir, nous allons poursuivre nos comparaisons - qui constituent un matériel *expérienciel*, sinon déjà *expérimental* - avec d'autres ensembles de chaises que nous avons déjà rencontrées et les pratiques qui leur sont associées.

Quand nous devrons acheter des chaises, les renouveler, l'ensemble des expériences que nous avons faites, l'usage de toutes sortes de chaises, cet ensemble d'expériences, où entre aussi la mise en observation des signes ou symboles dont ces chaises sont chargées, surchargées, tout ça va jouer dans notre décision.

hypothèse directrice

A travers cet exemple, je cherche à introduire la notion que cette chaise que nous manipulons, si elle est bien réelle, sa réalité consiste en une hypothèse particulière qui se conforme ou entre en concurrence avec l'hypothèse générale d'un objet concret qui porte le nom de chaise.

Une hypothèse qui se forme, prend forme, *se fait*, attention : *s'expériencie*. Rien voir avec les Idées qu'on rencontre chez Platon. Elle se fait à la fois derrière et devant nous, *derrière*, parce que nous sommes toujours comme prévenus à son sujet, mais *devant* aussi, parce que nous vérifions, nous allons au-devant de la vérification, de sa justesse et de ses transformations.

D'une CHAISE, de TELLE chaise, de cette chaise-là, nous faisons l'expérience pas seulement en la regardant, en la touchant, en nous assenant dessus. Nous n'en faisons pas l'expérience seulement au sens « empirique », une expérience asservie aux seules « données sensibles ». Nous en faisons l'expérience en remettant continuellement son hypothèse en chantier. Je préfère dire hypothèse plutôt que concept : l'enveloppe globale, ce que nous entendons par chaise, le

grand pluriel des chaises, ce que nous attendons d'un objet déjà « vu » comme une chaise, et surtout ce que nous pouvons en faire d'autre. En quoi, par quoi, pour quoi elle pourrait changer. C'est pourquoi j'ai adopté ce barbarisme d'*expérienciation*.

Le troisième radar, donc, s'intéresse à ce qu'il y a de pareil et ce qui diffère. Et là, notez bien, en tout cas il faudra y réfléchir, ce qui diffère semble nous interroger davantage que ce qu'il y a de pareil. Il y a une espèce de dissymétrie entre les deux champs d'attention.

Mais qu'est-ce qui peut changer ?

Attention, s'il vous plaît, car c'est là que l'usologie se distingue.

Ne peut changer, pour les chaises comme pour n'importe qui, n'importe quoi, que ce dont elles font usage et les usages qu'elles nous font.

Quand je dis « Ce dont elles font usage » vous reconnaisserez au passage ce que vise le premier et très hypothétique radar : les matériaux dont elles font usage, les formes qu'elles ont prises, les travailleurs qu'elles ont impliqués dans leur fabrication.

« Les usages qu'elles nous font », c'est l'objet du deuxième radar, beaucoup plus sensible, dans notre quotidien, dans notre existence d'usagers, que le radar des matériaux et de leur mise en oeuvre.

Avec le troisième radar, plus que dans les deux précédents, l'imaginaire entre en scène : la capacité que nous avons, en lieu et place de ces chaises-là, d'en « voir », concevoir d'autres, d'autres façons de les faire, dans ou pour un autre environnement.

L'objectif et le conjecturel

Résumons : les deux premiers radars repèrent ce qu'on appelle « des faits ».

Ils fonctionnent sur un mode qu'on peut taxer d'objectif. Ce qu'ils font apparaître peut se vérifier intégralement.

Le troisième radar fonctionne sur un tout autre mode : celui de conjectures au sujet de ce qui se fait, qui pourrait se faire autrement dans un environnement qui pourrait lui aussi changer.

En usologie - remarquez bien que je n'ai pas dit « en fait » ni « en réalité » : *dans le cadre des usages usologiques, du paradigme usologique*, cadré par la fiction des trois radars - l'usologue considère comme fondamental, *usologiquement parlant*, notre éveil permanent à cette possible façon de changer bien plus qu'au fait que les choses n'arrêtent pas de changer.

Ce que l'usologue vous présente comme troisième radar, est, *se fait* en première ligne. Il sert de déclencheur aux deux autres.

Qu'est-ce qui risque de changer dans les façons de faire ? Qu'est-ce qui risque de changer dans l'environnement où « ça se fait » ?

S'il n'y avait pas ce risque, en permanence, la façon dont nous observons les choses ne ferait pas la même. Nous n'aurions à « observer » qu'au sens d'une application mécanique, automatique, absolument répétitive. Pourrait-on même encore parler d'observation ?

Nous y reviendrons, mais vous entrevoyez déjà que la maîtrise des façons de faire, de se faire, « pour bien faire », ne peut se faire qu'en chantier, sans certitude aucune. Elle se fait, se fabrique, se tisse et trame d'incertitudes.

Et bien sûr, ce mode conjectural n'aboutit jamais qu'à des conjectures. Mais vous pouvez à tout moment vérifier qu'il existe, fonctionne. Nos cinq sens et tous les logiciels intégrés à l'ordinateur portatif que nous avons au sommet de la tête fonctionnent sur ce mode-là. Avec la vigilance d'une sentinelle.

L'usager en sentinelle

Au poste que nous occupons, dans la situation qui est la nôtre, dans notre situation d'usagers du monde, des choses, des autres, des concepts, chacun de nous se comporte en sentinelle des renouvellements constants qui peuvent à tout moment intervenir dans notre usage des choses et leur faire perdre en efficacité ou au contraire les améliorer. Mais quel que soit l'objet, l'action, nous nous sentons « quelque part », comme on dit, concernés, concernés en tant qu'usagers consommateurs ou producteurs, consommateurs et producteurs. Usagers d'une certaine attente - d'un *habitus*, pour parler moderne.

La sentinelle a beau être prévenue sur ce qui va, ce qui doit advenir, en principe, puisqu'elle « connaît », elle l'a déjà observé. Son éveil à ce qu'il faut « normalement » observer, dont elle guette le retour, cet éveil n'est que la partie émergée d'un éveil bien plus large, un éveil de tous les instants. Un éveil qui s'applique au mouvement constant des choses, leur danse, leurs rythmes. Un éveil qui résulte de toute une préparation - constitutive d'une certaine science des choses, d'un certain savoir qui n'a rien d'assuré, et qui s'inquiète donc sans cesse de son in-assurance, non-assurance ou dés-assurance.

La rencontre de la chose en soi, des choses dans leur vérité, leur essence, le noble souci de penser le monde tel qu'il est et de le penser en vérité, ne prend cette place privilégiée, reconnaissons-le, que pour les nécessités liées à une parole qui pratique les prises de position, abrège les expériences en opinions. Il ne l'occupe que pour les nécessités liées à l'échange d'opinions, qui contraint aux prises de position,

abrège la richesse des expériences, en tire des sagesses, qui participent de valeurs acceptables, partageables, sans discussions trop longues et le plus souvent sans discussion du tout.

l'usagier

Les trois radars de cette position de sentinelle, de sentinelle usologique, mettent en jeu bien plus que les cinq sens. Ce jeu, comment l'apprend-elle ? Par auto-éducation, parce que nous avons expérimenté tout seuls des facilités et résistances, et par exo-éducation, parce qu'on nous a montré, *habituer à*. Chacun de nous, en usant des trois radars dont j'ai parlé tout à l'heure, se construit ainsi ce que j'appelle *un usagier*.

J'ai formé le mot à partir de deux séries qui se terminent en ER ou IER.

La série des contenants : cahier, bonbonnière, plumier, salière, sottisier, - et celle des métiers : menuisier, couturière, boucher, fermière.

Entre les deux il y a le potager, le pommier, le poirier, la luzernière, qui ne font pas qu'une collection de végétaux : ils les fabriquent.

L'usagier expériencie, en les répertoriant, des usages, des façons de faire ou de se faire, dont il s'assure et réassure, auxquels il ne cesse d'assurer et réassurer les autres en surveillant leurs occurrences et variations.

L'instrument a une vocation communautaire.

Notre éveil spontané aux choses, aux personnes, à l'environnement, porte sur ce dont elles font usage, aux usages qui peuvent encore en être faits, aux autres usages qu'on peut en faire. Il se fait pour ainsi dire immédiat, direct et me semble bien illustré par un comportement considéré comme exclusivement humain, celui du rire, qui n'est peut-être qu'un cas particulier du jeu,

le jeu de la sentinelle

...prévenue sur ce qu'il faut surveiller, car il n'y a pas de jeu sans règle. La sentinelle, dans sa guérison à deux pattes, réagit à ce dont les autres font usage, aux autres usages, aux petites différences, et aux grosses aussi.

J'ai entendu un jour qualifier le rire de « clin d'œil sonore ». On ne m'a pas dit qui l'avait inventé, je cherche, mais ça me semble très juste.

Car qu'est-ce qui se passe, quand on rit ?

Rire de quelque chose revient toujours à dire - à soi ou aux autres - « n'est-ce pas ? ». N'est-ce pas que c'est habituel, n'est-ce pas qu'on s'y attendait ? Ou : n'est-ce pas un peu, beaucoup, exagéré, forcé ?

Dans nombre de situations, sinon toutes, où nous rions, et même de fou-rire, vous trouverez un fonds d'attente, comme on dit un fonds de commerce, le fonds de tout commerce avec

autrui, des attentes sur lesquelles on s'entend, réalisées ou déçues, connues, reconnues, ou susceptibles de s'ajouter à ce fonds premier.

Rire compose d'ailleurs très souvent plusieurs sortes d'attentes, des attentes contradictoires et qui de ce fait provoquent encore davantage à rire.

Comme exemples, je pourrais citer celui du monsieur qui marche dignement, et tout à coup son attention est attirée ailleurs, il trébuche sur quelque chose qu'il n'a pas vu. Nous avons beau le plaindre de s'être fait mal, nous partageons la même sagesse pratique : attention, attention, à tout, même quand on marche, car sinon - *n'est-ce pas* ? Ou vous voyez le propriétaire bloqué à la porte de sa maison. Il essaie toutes les clés de son trousseau et aucune ne veut entrer : ça nous rappelle nos propres aventures et nous rions sous cape.

se prendre et donner à rire

Il y a plein de registres de rires. Les rires de réaction, comme ceux auxquels je viens de faire allusion, et les rires de provocation, par exemple quand vous faites exprès d'en rajouter, dans des gestes aussi ordinaires que celui de serrer votre ceinture ou beurrer une tartine.

L'exagération peut aller jusqu'à l'inversion. Les clowns excellent dans ce genre de comique, comme la chemise ou la culotte à l'envers.

Vous avez aussi le comique de moquerie, avec ses dérives sexistes, xénophobes, racistes. Il fait référence à ce que vous savez « des » X, Y ou Z, à des plaisanteries ou des imputations rituelles à leur sujet.

Vous avez aussi des rires qui bravent ce qu'on devrait normalement ressentir, comme la tristesse ou l'angoisse au sujet de la mort : au Mexique on offre des squelettes en sucre gravés à vos initiales. Pendant la guerre, nous avons connu des moments de famine et en avons ri. Quand Charlot mange ses chaussures, et suce les clous comme des os, il exploite cette veine-là.

On dit que les Esquimaux devenus vieux partent en riant s'exposer au froid, ce qui, ils le savent, équivaut à un suicide.

Les auteurs qui se sont intéressés au rire ont catalogué ses occurrences et désespérément de trouver un point commun. Mais dans tous les rires on trouve une attente déçue, une exagération, une transgression, des exagérations ou transgressions parfois subtiles, comme dans les jeux de mots.

Elles ne sont pas forcément comprises par tout le monde, ce qui donne une occasion de rire supplémentaire, aux dépend de ceux dont on s'attend à ce qu'ils « sachent », et partagent notre usagier, notre science des usages, aussi floue soit-elle.

Sous forme spontané ou ritualisée, rire, tout seul ou avec d'autres, implique la reconnaissance

de contraintes de base et des façons d'y répondre ou de les détourner.

La complicité, souvent soulignée, du rire, est bâtie sur notre commune condition d'usagers aux prises avec un fourmillement d'usages dans lequel nous tâchons de nous repérer, et si nous aimons rire, c'est que nous aimons partager, et exhiber ce partage, le partage de cette science des manières de faire ou de se faire. Oui j'ai vu, je sais, nous savons - n'est-ce pas que nous sommes - *faisons* de bons observateurs ? N'est-ce pas que nous faisons de bonnes sentinelles ?

Il y a du don dans le rire. Donner à rire donne, à soi, aux autres, de l'assurance. L'assurance d'une science qu'on n'osera bien sûr pas appeler science, mais qui n'en fait pas moins une, appliquée d'une manière qu'on peut juger triviale, dans le cas du rire, mais qui ne s'applique pas moins à la seule chose qu'on puisse mettre en observation d'une manière absolument vérifiable, à savoir des manières de faire.

Quand on dit que le rire rend plus d'énergie qu'il en consomme, c'est bien davantage par ses effets de partage, en bloquant l'angoisse, grande consommatrice d'énergie, que par les effets du rire sur le rythme cardiaque, la tonicité, la respiration.

du possible au devoir

J'ai dit d'entrée que l'usologie était la science au monde la mieux partagée.

Mais depuis tout à l'heure, qu'est-ce que j'essaie de dégager ?

Que cette science que nous avons donc tous en partage, on peut la décrire, en tant que science, comme orientée par le savoir et que ce savoir se présente sous deux figures apparemment contradictoires.

La première figure renvoie à la collection et recollection d'occurrences prévues. Savoir, c'est savoir qu'on sait, mais c'est aussi savoir que notre savoir peut nous trahir.

La sentinelle, en nous, est très exercée, excitée contre cette trahison. Sa science de sentinelle n'arrête pas de formuler des hypothèses, de les vérifier - ou falsifier. Elle se bricole des infos qui peuvent toujours servir, elle s'assure et se réassure constamment au sujet de ce qui se fait et peut advenir.

Cette science-là n'est pas réservée aux humains. Toutes les autres espèces contrôlent ce dont elles font usage, ce dont elles ont besoin pour vivre, se reproduire, se protéger. Au XVIII^e Hume l'avait reconnu. Elles s'arrangent pour le retrouver, le prolonger, elles s'adaptent à un certain environnement ou l'adaptent à leurs mœurs, comme les castors.

Venons-en à la deuxième figure. Beaucoup moins... drôle.

La condition humaine, mais la condition animale, aussi bien, se présente comme un tissu d'usages qui réduisent patiemment, de génération en génération, ce que les contraintes basiques, manger, boire, dormir, ont de contraignant.

Elle s'accompagne d'une foule de croyances, de représentations, souvent complexes, qui varient d'une société à l'autre, et dans une même société, d'une époque à l'autre.

Elle se codifie en modes d'emploi. Elle tend à se fixer. Ses codes valent certitude ou certificat. Ils caractérisent certaines choses ou pratiques comme importantes, et donnent à l'usage que nous faisons des choses une importance qui en vient à déborder de partout ce qui se fait là, et souvent sans commune mesure avec ce que nous faisons, ou en faisions.

Je risque à leur sujet l'image de territoires, ou propriétés, plus ou moins sacrés : « touche pas à » - mon pote, mon arbre, mon accent aigu, « la » France, mes recettes...

Les trois radars que j'ai décrits tout à l'heure, visent ce qui se fait là, dans quel environnement, et les changements qui peuvent intervenir dans ce dont nous faisons usage et notre environnement. Mais l'usage que nous faisons de ce travail, aussi direct, aussi spontané se fait-il, est, se fait à son tour compris dans un environnement d'usages qui l'utilisent pour manifester des constantes, des règles, auxquelles il est prudent de se conformer ou dont la connaissance, l'application, permettent en principe d'accroître encore notre efficacité.

Dans cet ensemble il me semble intéressant de distinguer des raisons, des règles, pour ainsi dire internes, qui relèvent du bon usage trivial, comme l'ordre dans lequel il vaut mieux procéder, et - *attention à ne pas te brûler, couper, t'écraser les doigts*. Si tu fais comme ça, voilà ce qui va t'arriver.

Mais apparaissent aussi, très tôt, des règles externes, transcendantes, transcendantales, qui règlent notre usage des choses sur des « il faut » conçus comme bien supérieurs à ce qui se fait là.

Une sorte d'inversion alors se produit. Une inversion interprétative.

Je ne m'applique plus à ce que je fais parce que ça demande de l'application, de l'attention, mais parce qu'il faut être, ETRE attentif, appliquer, prouver que je SUIS bon travailleur.

La façon dont j'organise mon travail, dont je corrige les doses, les forces, est orientée par une certaine image que doit donner ce travail, un travail qualifié de *pro*, de professionnel, ou de *vulgaire bricolage*.

La façon dont je dois dominer les contraintes locales pour parvenir à un résultat trouve son explication non plus dans l'existence même de ces

contraintes et leur harmonisation finale mais dans un devoir-faire, devoir-être qui englobe tout ce que je fais. Tout ce que je fais ou vois faire tend à s'expliquer, trouve sa raison, DOIT trouver sa raison, une raison, non plus dans la logique de l'usage, l'agencement méthodique de manières de faire, qui bricolent une « bonne forme », un bon ordre qui nous paraît suffisant, jusqu'à preuve du contraire, mais dans une raison de faire supposée, posée comme « sérieuse », dont les suppositions et présuppositions sont partagées ou en instance de partage par mes semblables.

De notre science usologique spontanée, de notre attention aux manières de faire, de se faire, de nos observations sur ce dont X fait usage, dans quel environnement, des hypothèses que nous faisons sur ses retours, ses modifications, de toute cette somme d'informations au sujet des façons de faire, un certain usage est fait, qui l'oriente dans la recherche d'une « couverture » ou justification de ce qui doit se faire, qui ne peut se faire autrement, dans la théorie et l'application d'un devoir-être.

du rire à l'injure ou l'usagier en tables de la loi

Pour illustrer cette autre orientation, j'aurai recours à l'injure, dans sa forme explosive, ou dans sa forme plus discrète, voire secrète, d'une injustice. La même personne qui tout à l'heure riait gentiment, poliment, avec vous, explose tout à coup en injures grossières et mauvaises.

Elle ne fait plus du tout la même. Entre les deux comportements, qu'est-ce qui s'est passé ?

Dans ce qui vous a fait rire, il y avait bien un écart par rapport à ce qui était prévu ?

On peut donc dire qu'il a été fait non-droit, donc injure, à ce qui était prévu ? Oui, mais ça n'avait aucune gravité. Au contraire, cet écart-là nous amuse. Il amuse parce que vous le dominez. Il est compris dans une certaine « fourchette » de possibles, sur lesquels nous savons avoir quelque pouvoir - ...et clin d'œil au passage.

Cette fourchette met en question la possibilité que nous avons de faire face. L'injure surgit quand cette possibilité est mise en doute.

Cette mise en doute peut viser la personne même. On vous traite d'imbécile, de vieux, de bonne femme, on vous réduit tout à coup à un personnage-type, mécanique, c'est le cas de dire qu'on plaque du mécanique sur du vivant.

M. Bergson voudra bien m'excuser si je trouve sa formule bien plus valable dans le cas de l'injure que dans celui du comique.

M'identifier à une machine, attention, on n'a pas le droit. Ce plaquage peut prendre des formes drolatiques, comme dans les séries d'injures du

capitaine Haddock, ou celles qu'on trouve chez Molière : *Traître, insolent, trompeur, lâche, coquin, pendard, gueux, belitre, fripon, maraud, voleur*, où le comique est dans leur accumulation, leur variété et leur inopportunité, sensiblement exagérées, *n'est-ce pas* ?

Mais la personne injuriée entend parfaitement qu'on doute de ses capacités. On crie tout haut qu'on désespère d'elle, précisément en l'injurant. On la rejette de la communauté des sentinelles, des complices usologiques.

La mise en doute peut viser une représentation générale, comme l'injure que Galilée fit à l'Homme en montrant que sa Terre n'était pas au centre du monde ou celle que commit Darwin, en ramenant l'histoire humaine à un cas particulier de l'Evolution des espèces. Autant d'injures à notre identité anthropocentrique.

L'injure de Freud en fait encore une autre, en rabattant nos comportements sur des pulsions sexuelles considérées comme sales.

Quand un enfant à qui un autre prend son jouet, quand un agriculteur voit son champ, sa récolte, ravagés par les sangliers, par un orage ou un parasite, quand nous voyons tout à coup les prix augmenter, quand les magasins ne peuvent plus vendre et que les clients ne peuvent plus acheter, quand un gouvernement abolit un siècle de progrès sociaux, il y a de l'injure dans l'air.

L'injure peut aussi être ressentie quand on voit des textes écrits n'importe comment, quand on entend dire n'importe quoi, faire des paralogismes du genre « si vous n'aimez pas la France quittez-la ». Vous pouvez la ressentir quand les personnes auxquelles vous êtes attaché meurent, et plus grave encore quand elles vous mentent.

Cette conception de l'injure est inattendue, et de ce fait paraîtra injurieuse. Dans son hypothèse, il y a injure quand la puissance que nous croyons avoir sur n'importe qui ou quoi, physiquement ou mentalement, est mise en défaut. Quand nos attentes, pratiques ou représentationnelles, sont niées ou remises en cause.

Quand l'usagier « ne répond plus », la colère parle.

le moebius usologique

La façon dont nous avançons dans les sciences, les techniques, la vision que chacun de nous se fait du monde, de ses proches, de ses projets, pourraient être décrites comme une lutte entre la mise en observation des *manières de faire*, de se faire, et de leurs transformations, et la mise sur orbite de ces manières de faire comme autant de *manières d'être* dont on oublie qu'on les fait être, qu'on les produit comme étant, ou étant à faire, par divers décrets.

Certains de ces décrets relèvent des besoins de base. Manger, boire, dormir, font des décrets « naturels », disons.

Et puis il y a tous les autres décrets sociaux, les usages qui se greffent sur ces décrets-là, comme les façons de manger, boire ou dormir. Ils distinguent votre condition pratique - sociale ou culturelle.

Lutte, donc, entre le **moment usologique**, de *usus*, usage, où les trois radars fonctionnent à plein régime, où ils mettent en observation d'une manière libre, neutre, inventive, amusée, gratuite, sur la base « que faut-il pour le faire », dans un univers en perpétuelle construction, destruction et reconstruction, où toute conclusion est risquée, et le **moment essologique**, de *esse*, être, qui fait comme une sorte de musique de fond : un accompagnement de conclusions qui introduit partout du devoir être, des contraintes naturelles, où les radars se bloquent, le troisième d'abord, sur ce qui se fait là et ne voient plus le monde que sous la forme de piquets reliés par du fil de fer barbelé. Qui s'y frotte s'y pique. « Mieux » vaut y croire et ne pas chercher sur quelles bases son idéologie se constitue et renouvelle sans cesse son totalitarisme.

Le phénomène humain, pour parler comme Teilhard de Chardin, peut se décrire comme la lutte et le compagnonnage de ces deux moments.

Le premier appliqué à observer comment les choses arrivent, se font en puissance d'arriver, et comment les saisir sans oui ni non préconçus, ce qui ne veut pas dire qu'ils n'ont pas été préparés : vous rétablissez l'équilibre, les choses dansent et vous avec. Certains danseurs sont plus souples et inventifs que d'autres. J'ai entendu récemment parler d'*« adhocratie »*. Le mot a de l'avenir, d'autant plus que l'intérêt pour ce qu'on appelle la pensée chinoise ne cesse de grandir.

Le second moment s'applique à observer, donner un rythme. Il agit en chef d'orchestre, s'installe au pupitre pour diriger « à la grecque », selon des principes qui ne vous protègent pas des aventures de la dialectique, où chaque oui, par construction, implique un non, où toute chose, tout vivant, toute assertion, *se trouve* lutter avec son contraire.

On peut se représenter cette alternance comme un anneau ou ruban de Moebius, où on passe sans transition du dessus au dessous du ruban⁵. La façon dont nous réagissons à des façons de faire, à des contraintes usologiques, nos trois radars, se font rattraper, enrayer, utiliser, par des usages justificateurs, par des « il faut » extérieurs, qui

empêchent de poser des questions comme « pourquoi faire ? », pourquoi « le faire comme ça ? », « depuis quand est-ce qu'on le fait ? », « est-ce qu'on n'aurait pas pu s'y prendre autrement ? », « est-il trop tard pour changer ? », « pourquoi faudrait-il que ce soit toujours comme ça ? » Des usages justificateurs, essologiques, qui inscrivent ce qui se fait et ce que nous en faisons au registre de ce qui est et qui doit être.

Votre capacité d'instruire, d'expérimenter le réel, perd sa souplesse. Cette perte ne vous échappe pas et vous vivez la nouveauté comme une injure. La sentinelle se tient prête à tirer, ça devient question de vie ou de mort, fini de rire, jusqu'au moment où les opérations, institutions, vérités scientifiques, dont nous avions l'usage, qui construisaient notre identité, deviennent contre-productifs, pollués par des combines. Il faut rétablir l'équilibre, réparer, ce qui fait injure au bon sens, à la capacité de faire face, de marcher sans devoir réfléchir à chaque pas où on met les pieds.

Le bon sens, après quelques acrobaties, finit par reprendre son assiette. On revient sur l'autre face de l'anneau, les trois radars travaillent à nouveau - correctement, disons. Ils travaillent d'une manière rétrospective : ce qui ne va, n'allait pas, de quoi ça fait, faisait usage, dans quel environnement d'usages ? Exemple...

Le concept de « femmes », hier, faisait usage de la maternité pas choisie, du manque d'instruction, qui les faisait dépendre du père ou du mari. C'est fini. L'environnement masculin-féminin a donc changé. Le concept « femme » utilise autre chose, dans un autre environnement.

Les trois radars s'agitent aussi d'une manière anticipative, car peut-être qu'il va falloir maintenant protéger les hommes de la conquête des postes de pouvoir par les filles qui sont plus douées à l'école ?

Autre exemple.

Quand nous voyons le modèle économique actuel battre de l'aile et ravager la planète, les deux premiers radars observent que cette économie-là marche aux profits monétaires, transforme tout en marchandise. Dans cette économie dite capitaliste, l'argent est donc la mesure des ressources humaines et naturelles. Tout le monde en convient, mais ça ne change rien.

Alors on repose la question : une économie en général, de quoi ça fait usage (cas sujet) ? Ça fait usage des moyens d'accès aux ressources et aux produits du travail, ça fait usage d'échanges entre producteurs, des échanges aujourd'hui facilités mais aussi commandés par un environnement presque totalement construit sur l'usage de la monnaie (cas complément).

⁵ Un ruban dont on colle les deux bouts après une rotation de 180° de l'un d'eux.

Le troisième radar, le radar conjecturel, entre alors en scène : de quoi *d'autre* l'économie pourrait-elle faire usage ?

L'accès aux ressources, l'accès au fruit de notre travail, est aujourd'hui possible sans devoir le quantifier monétairement. Chacun peut l'avoir sans devoir passer par les hiérarchies salariales ! Servons-nous donc des codes-barres, distribuons des cartes d'accès ! Imaginez un peu les modifications que ces cartes introduiraient dans l'environnement social et politique !

Vous trouverez d'autres exemples dans les sciences dures ou humaines, quand une théorie ne tient plus la route et qu'une autre conception apparaît.

Et puis... comme on dit : c'est reparti pour un tour.

Sur l'anneau de Moebius, on change de face. Les nouvelles perspectives offertes aux femmes ou à l'économie appellent de nouvelles applications, qui créent de nouveaux « il faut », des normes plus ou moins souples, avec leur cortège de ruses pour les assouplir, et de sentiments d'injure quand elles ne sont pas comprises ou respectées. Mais ces applications ? Elles ne font jamais que de nouvelles manières de faire.

On ne sort pas des manières de faire et de se faire, des *usages faits de*.

la « maîtrise » usologique

On dit que le marteau voit les choses sous forme de clous. L'usologue les voit sous forme d'usages. Il fait l'hypothèse qu'on ne peut produire une mise en observation digne de ce nom, une mise en observation qui puisse être contredite par une autre, si elle ne vise exclusivement des manières de faire ou de se faire.

Mais les usages, sur lesquels le marteau usologique n'arrête pas de taper, *penser usage*, ne risque, lui, de blesser personne. Plus vous les pensez rigoureusement, plus ils deviennent douteux.

D'abord par la façon même dont nous les repérons. C'est très difficile à décrire, une façon de faire. On peut en oublier à propos de ce qu'elle utilise - cas sujet. On peut en oublier au sujet de son utilisation - cas complément. L'attention même que nous leur portons dépend pour une large part de l'environnement social, culturel, politique. Le nom que nous leur donnons, le fil que nous croyons tenir, en les nommant ainsi, se compose de plusieurs fils, dont quelques invisibles. Que faites-vous quand vous mangez, parlez, observez ? Que faites-vous sans le savoir, en même temps ? La difficulté d'isoler un usage est la même que celle d'isoler un enchaînement de cause à effet.

Et puis les usages n'arrêtent pas de bouger. Ils s'imposent on ne sait jamais bien pourquoi, font trois petits tours et puis s'en vont. Pourquoi ? On n'explique jamais complètement non plus. Mais ça n'empêche pas de chercher, et là, attention : car qu'est-ce qu'il s'agit de trouver ?

Ce qu'il s'agit de trouver, c'est *comment ça se fait* ? Pourquoi ça se fait comme ça, que faut-il pour le faire, concrètement ou l'interpréter de cette manière-là. Ce qu'il s'agit de trouver, c'est, chaque fois, une sortie dans le mur de ce qui en est venu à se présenter comme *étant*.

trois nouveautés ?

Il y a certainement moyen de présenter les choses autrement qu'en 1, 2, 3, cas « sujet » ou « complément », comme je l'ai fait. Au stade où j'en suis, dans l'environnement toujours actuel des façons de penser, de faire ce qu'on appelle penser, e-r, ou pensée, é-e, ce que j'appelle usologie introduit trois nouveautés au moins trois, que je vous invite là aussi à explorer.

Première nouveauté, dans la connaissance de la connaissance, domaine de l'*épistémologie*, en montrant que notre mode d'observation le plus spontané répond déjà - déjà ! - aux critères de vérifiabilité sur lesquels s'appuie n'importe quelle science ou recherche digne de ce nom.

Notre mode d'observation le plus spontané, est braqué sur des façons de faire, des usages. Il se fait toujours attentif, inquiet de savoir si ce que nous croyons savoir et dire est bien su et bien dit.

Il se fait « révisionniste par construction », et ceci qu'on travaille dans le cadre, quelque peu fantasmé, du penser grec ou du penser chinois.

La seconde nouveauté se déduit de la première. C'est la possibilité d'appliquer, à titre de *méthode d'observation* la décomposition en trois radars à tout ce à quoi nous faisons attention, aussi bien dans les sciences humaines que les sciences naturelles ou physiques, à toutes les croyances, à nos analyses, nos recherches, pour en savoir plus sur ce que nous avons isolé pour l'observer, la raison pour laquelle nous l'avons isolé pour le mettre en observation, et aussi pour changer de point de vue, d'usage, sur nos façons de penser le monde et le transformer.

La méthode est heuristiquement féconde. Elle a aussi des effets pacificateurs non négligeables. Car *usologiquement*, en fonction des trois radars exposés tout au début, la maîtrise de nos usages, ceux de la vie quotidienne comme des théories, ne se fait jamais totale, arrêtée, fermée. Quand l'usologue vous parle de maîtrise des usages, il fait usage de cette « maîtrise » pour montrer qu'elle ne peut en faire une que si elle reste « ouverte » ou « doutante ».

L'usologie - troisième nouveauté - consiste précisément à rechercher *quelles conditions matérielles, économiques, politiques les plus favorables*, précisément, à cette maîtrise ouverte de leurs usages par les usagers. De tous leurs usages, aussi bien ceux classés haut de gamme, orientés par la façon dont nous nous représentons et interprétons le monde, que des usages classés triviaux, comme celui qui fait dépendre notre existence d'un salaire et plus généralement de l'usage de la monnaie.

La notion d'usages me semble donc tout à fait en phase avec le rejet du totalitarisme sous toutes ses formes. Ce n'est pas un hasard si Montaigne l'a redécouverte au temps des guerres de religion et l'a mise au cœur de ses *Essais*.

La religion a aujourd'hui changé de forme. Elle n'agenouille plus devant Dieu mais devant les profits monétaires et mesure nos mérites à la

hauteur de nos salaires et de nos achats. L'argent intervient pratiquement dans tous nos usages.

Comment ce contrôle monétaire opère est donc au centre des études conduites dans le cadre de l'usologie politique. Il est possible, à partir d'elles, d'imaginer une politique « usologiste », comme on a imaginé, à partir des études sur les ensembles naturels, à partir d'une science, l'écologie, une politique « écologiste ».

Les écologistes n'ont jamais prétendu faire une politique scientifique, et *PROSPER* non plus. Ce qui compte, que j'essaie de faire ressortir, ici, c'est la mise en observation, *l'expérienciation* continue aussi bien des faits tels que nous les construisons en tant que « faits », que des conclusions forcément provisoires, que nous en tirons. Une politique « usologiste » reviendrait donc à mettre cette *expérienciation* au cœur de l'exercice démocratique.

Tableaux et conjectures : les aventures du « même »

suite de la p. 33

L'usager en sentinelle couvre à pu près toutes les sciences humaines : psychologie, sociologie, épistémologie, politique...

Il les décloisonne ? J'ai pris la chaise comme exemple de ce qu'on appelle un objet concret, mais là déjà, essayé d'en finir avec la croyance que l'enquête physique, les cinq sens, et l'enquête à des fins explicatives ou décisionnelles, les exploits de l'intelligence, sont calculés pour savoir ce qu'il en est de, pour toucher des invariants. Nous réagissons à un environnement « en travail ». Piaget parle d'assimilation, d'accommodation, d'adaptation, d'équilibration. L'idée est « dans l'air » depuis longtemps : on ne se baigne jamais dans le même fleuve, et chaque « objet », chaque « personne », font eux-mêmes comme des fleuves.

L'adaptation aux choses, aux événements, c'est une lutte constante ?

La promotion, en logique, du principe d'identité, la promotion platonicienne de l'Idée, bref, de ce qui en principe « est » et « doit être », entretiennent l'angoisse du changement, quand elles ne la créent pas. Ton interprétation en termes de *lutte* manifeste bien la violence générée par la pensée « en être », par le paradigme *essentialiste*. En inventant les trois radars, ce que j'appelle « l'usagier », en recourant au rire, j'essaie de montrer au contraire qu'il y a du jeu, que « ça » n'arrête pas, dans l'ordre des savoir-faire comme celui des savoir-être, de bricoler ce que nous isolons comme ayant une unité, une identité, un fixe, dont l'isolement, l'identification, se font toujours un peu... beaucoup... forcer, ou forcés.

Mais il y a quand même des objets, des choses, auxquelles « on se cogne ».

« La table à laquelle on se cogne », en philosophie, fonctionne, argumente comme « et qui ramassera les poubelles ? » en politique. Nous sommes contraints par la dureté de la table et les bleus que ça fait quand on s'y cogne. Mais ces contraintes ne se rencontrent jamais de la même façon. Leurs variations n'arrêtent pas de s'expériencer, de nous éduquer. Nous n'arrêtons pas de les détourner. Elles n'ont donc jamais rien de si fatal.

Le « est » du « n'est-ce pas » pose la question de ce qui s'y fait, que nous avons l'habitude d'en faire, et au-delà, de la domination *mentale* que sa *pratique* construit. Quand cette domination cède, il y a injure. Mes capacités de « faiseur », « faisant », sont bloquées, je me ressens - et, comparativement à un sujet standard idéal, je me juge, au moins provisoirement - comme *étant* incapable, impuissant. Il est fait non-droit à la liberté avec laquelle je m'adapte aux données d'une façon spontanée ou apprise et les adapte entre elles.

Le seul « droit » dans lequel tous les humains puissent se faire libres et égaux, qu'ils partagent d'ailleurs avec l'ensemble du vivant, *se fait* ce droit-là. Ce « droit » tout pratique, que j'identifie comme tel pour les besoins du discours, de l'échange que nous avons en ce moment, n'arrête pas de se faire, défaire ou trahir, « refaire », d'augmenter ou rétrécir. Il conserve ses capacités, son droit à variations, jusqu'à la mort.

Bricolages en tous genres

J'aurais pu prendre, et par la suite nous le ferons couramment, des concepts comme « conscience », « liberté », ou des situations comme « manger » ou « penser ». Ce qu'on identifie comme X, à quoi on donne un nom, n'est qu'une partie émergée de ce qu'on identifie. Mais quelle que soit la forme d'identification ou d'émergence, je théorise que - et attends qu'on me prouve le contraire, 1. ça fait usage *de*, 2. dans un certain environnement d'usages qui, 3. n'arrête(nt) pas de changer. 1, 2, 3, les trois « temps » de la valse usologique... Le troisième annonçant le renouvellement des deux autres.

Pour nous en tenir à un objet hyper-identifié comme « la chaise », même à ce degré d'identification, qui frise la certitude, elle se fait « en question ». Elle compose une masse de questions plus ou moins floues, de questionnements, de pratiques possibles, d'hypothèses. C'est pourquoi j'ai dit « en chantier ». Un chantier dont l'arrangement, le dernier état, la dernière étape se font tout provisoires. Il rebondit de surprises en certifications bricolées. Sur ce chantier, les ingénieurs et les agrégés bricolent comme les autres. J'emploie le mot bricolage sans intention péjorative. Il enchantait Jacques Monod - « la nature bricole ».

A propos de chaises comme de vêtements, de façons de parler, de couper du pain, nous mobilisons toutes sortes d'observations déjà faites, récupérons des savoirs accumulés et souvent oubliés : ça peut toujours servir... Nous interrogeons, sans bien savoir que nous le faisons, les motifs qui ont poussé à faire comme ci plutôt que comme ça. Nous observons des façons de faire, des usages. Et chaque fois, à travers la conformité à votre attente ou la petite différence que nous percevons, nous nous posons des questions du genre : tiens, faire ça, le faire comme ça ?

Quand sont arrivées les chaises avec des piétements de fer au lieu de pieds en bois, des sièges et dossier moulés d'une seule pièce, dans les années 50, les gens de ma génération ont tout de suite VU que ce que les chaises avaient jusqu'alors utilisé, lié aux contraintes du bois, de la paille, du cuir, on pouvait le remplacer.

Nous avons eu une drôle de réaction : *nous n'y avons pas cru*. Quoi, ça, des chaises ? « Incroyable ». Elles offensaient la religion que nous nous étions forgée à propos des sièges. Et puis nous nous y sommes habitués. « Incroyable mais vrai ». Vérifié par la définition technique, en nous asseyant dessus : un plan, un creux ou une bosse où s'asseoir, maintenu à une certaine hauteur, avec un dossier auquel s'appuyer. Vérifié par la façon dont elles ont conquis notre environnement, privé ou public. En bois, en métal ou en plastique, ça faisait encore usage de chaises, « c'était » donc « bien » des chaises. Elles sont entrées dans *l'habitus* et dans *l'usagier* - deux inventions à buts descriptifs - qui n'ont pas tout à fait les mêmes fonctions, j'y reviendrai. Elles sont entrées « dans » l'attente, le catalogue que nous avons des gens, des choses. « Dans » l'ensemble d'hypothèses que nous avons, même sans les formuler, à leur sujet. « Dans » les désirs et répulsions qui nous traversent à leur égard, dans les capacités que mobilise l'éveil ou réveil qu'elles produisent.

*N'existent, en usologie,
ne peuvent exister, d'une manière vérifiable, que
des façons de faire, des usages.
La façon dont ils se produisent,
dont ils se font sensibles, dont nous les interprétons,
« en » fait usage
dans un certain environnement d'usages.*

*Mais attention !
Quand on demandait à Alfred Binet,
inventeur de l'Echelle métrique de l'Intelligence (1908)
ce que c'était que l'intelligence,
il répondait, dit-on :
« c'est ce que mes tests mesurent ».
Les usages, en usologie,
FONT ce que l'usologue observe
au moyen des trois radars que j'ai décrits tout à l'heure.
Rien ne vous empêche de faire usage
d'autres appareils ou métaphores pour les expliquer.*

Au risque de répéter : nous faisons attention à « tout » ou au plus possible de « choses » dont nos commensaux, les données sensibles, les actes, font usage, dans quel environnement d'usages. Mais nous faisons aussi très attention - troisième temps, le temps « fort » de la valse - à ce qui diffère, déçoit, surprend, modifie notre attente, notre science de la chose, à ce qui fait injure - non droit - à cette science.

Notre usologie spontanée, donc, ne fonctionne pas, j'insiste, comme une espèce de caisse enregistreuse *d'il y a, il y a, il y a...* une sorte de dictionnaire que nous ne ferions que consulter. Nous en tirons une nouvelle édition à chaque instant. Elle met en observation, d'une manière qu'on peut toujours contredire, poppérienne, ou scientifique, « scientale », des façons de faire, de se faire, dont *la réalité*, concrète ou mentale, tient à ce qu'elle aurait pu ou pourrait encore se faire différente.

La philosophie « spontanée »

*Nous n'arrêtions pas de bricoler... Mais nous le faisons autant pour nous adapter
à des réalités changeantes que pour retrouver nos marques ?*

Nous n'arrêtions pas de produire du « même », et nous ressentons autant de joie à le retrouver qu'à dominer ce qui change. Une jubilation... vitale.

« Devant » ce qui se fait, en prise, aux prises avec un terrain quelconque, nous ne restons jamais tout à fait neutres. Nous traînons avec nous la représentation, l'intuition de nos capacités, des réussites, échecs, expérienciations passées. Notre engagement pratique, praxéologique, usologique, va de pair avec un engagement qu'on peut qualifier de *moral*, normalisant.

Ce que nous croyons savoir et devoir faire, qui a d'une certaine façon réussi, ou convenu, se constitue, osons le mot, *en philosophie*. Cette philosophie, on est tenté de la qualifier elle aussi de spontanée. Mais elle se constitue, elle s'apprend, par d'autres voies que celles de l'expérience naturelle, de l'expérience sensible, que nous partageons avec les autres espèces animales. Nous l'apprenons par les voies du langage et de la socialisation.

Si on relit la leçon du *Bourgeois Gentilhomme*... Monsieur Jourdain sait parler. Arrive le maître de philosophie qui filtre ce qu'il énonce en prose et en vers, voyelles et consonnes. Les mots qu'il plaque sur *ce dont parler fait usage* inscrivent la parole dans un certain « ordre des choses » dont M. Jourdain ne se savait pas dépendre et qui l'émerveille. Le voilà maintenant connaissant cet ordre, et promis *de ce fait*, et donc, *en principe*, un « donc » on ne peut plus douteux, à agir en connaissance de cause.

En ce qui concerne le registre courant de la parole, la connaissance de ce genre de « causes », dont on peut douter qu'elles fassent des causes, ne change évidemment rien. Molière en joue. Je reviendrai sur cette promesse, sur la foi en cette promesse qui anime, fait l'âme de ce qu'on vénère sous le vocable de Science, Mère des certitudes, mais pas celle de l'usologie : en usologie il n'y a pas, il ne peut y avoir d'ordre. Il n'y a que des mises en « ordre », qui font autant d'usages de.

L'idée directrice de la philosophie est proche de celle de la Science. La sagesse, dans le cadre de son usage « classique », s'accorde avec la nature des choses. Si tu veux parler du beau ou de la vérité, commence par savoir ce qu'ils sont et modèle ton discours là-dessus : on trouve ça chez Socrate. Mieux vaut changer tes désirs que l'ordre du monde, signé Descartes.

La philosophie - *cas sujet* - fait usage de la nature, de l'être supposé des choses. Elle essologise, elle essentialise couramment, elle « table » sur des choses sûres, et si elle s'offre de loin en loin des « tables rases », c'est pour procéder avec plus de certitude encore. Mais - *cas complément* - elle ne ferait pas ce qu'elle fait si elle ne participait pas à un environnement sécurisant, religieux, scientifique ou politique.

La philosophie, la religion, la science, répondent à une demande générale de marcher dans la lumière ou vers la lumière, à la lumière de ce qui est, de la nature des choses. Cette demande est assortie d'un oubli : l'oubli que cette lumière se fait de part en part socialisée. Tellement socialisée qu'elle permet de se conduire en aveugle ou petit soldat. Les seules questions autorisées concernent la bonne exécution, comme Joséphine Baker, sur la dernière marche de l'escalier où elle arrivait sur scène pour demander : l'ai-je bien descendu ?

L'éducation que nous donnons à nos enfants, se fait, n'ayons pas peur des mots, toute philosophique. Nous leur enseignons des sagesse, des automatismes pratiques et une façon de s'orienter dans la pensée à travers des repères catégoriques. Ceci *est* X, Y, Z, ou *c'est* un X, Y, Z - souviens-toi, fais attention. La façon de désigner s'associe à un mode d'emploi social. Ce que nous désignons comme *étant* implique un faisceau d'usages admis, légaux. Cette logique fait comme la monnaie de l'esprit, avec laquelle nous payons l'obligation de tenir un discours compréhensible par tout le monde. Marx déjà s'en était ému. Il avait mis le doigt sur l'*abstraction*, qui n'est jamais très loin de l'injure - en tout cas l'injure en procède.

J'ai observé la façon dont les enfants justifient leurs agressions réciproques : ils n'arrêtent pas de « se traiter », comme ils disent, et de trouver matière à haïr ou aimer dans des traits physiques ou des traits sociaux. Cette façon de faire se retrouve tout au long de la vie. Nous parlons couramment des « êtres », pour dire « les personnes », et chacun cherche à affirmer sa différence, sa marque, son « être », qui lui fait comme un territoire.

En somme, notre comportement le plus spontané semble bien davantage commandé par CE QUI EST, par la recherche de ce qui doit être, par « les traits de l'être », des traits permanents, que par la recherche de ce qui se fait et pourrait changer ?

« Cheminer dans la connaissance » revenant alors à reconnaître « ce qui est », à s'incliner devant ce qui est, et donc à essentialiser, essologiser constamment ce qui se fait. Cette « connaissance »-là, cette interprétation, a tout pour nous séduire. Nous avons été formés à la trouver évidente, profonde. Et pourtant ?

Pascal déjà s'interrogeait : *Qui sait ce que c'est qu'être, qu'il faudrait, pour le définir, employer ce mot lui-même, en disant « c'est ».*

Ce mot-là « marche » très fort. Il constitue la cheville ouvrière, la monnaie d'une « marchandisation » générale de la pensée, en valorisant ce qui doit être, en comparant les façons d'être, la façon dont se réalise l'idée de ce qu'on attend de la réalité ! Sur ce terrain-là au moins, la concurrence se fait pure et parfaite ! On peut toujours présenter, dire les choses autrement, et quand on n'y arrive pas bien, on ne renonce pas pour autant à la convention de montrer comment elles sont. Comme quand on cherche à sortir des impasses budgétaires, créées par l'usage de l'argent, en trouvant de l'argent.

J'ai passé beaucoup de temps à étudier - et regretter - la créativité liée aux usages essologiques, leur façon de nous faire du théâtre, faire penser sous forme théâtrale, d'injurier l'espérance en « fatalisant » des choses/causes, en chosifiant/causalisant la fatalité. Ils nourrissent le racisme, la xénophobie, le nationalisme. Ils favorisent la mise en meute, en tribus, la mise en modes. Un mot suffit : *c'est un*, *c'est une*, *c'est..*, suivi d'un adjectif, négatif ou positif, pour ameuter, amoder, comme pour créer une contre-meute ou contre-mode. Ceux qui ne sont pas avec moi sont contre moi.

Mais pour le dire est-ce que tu n'employais pas la même monnaie ?

Le roman usologique

Nous y voilà !

Pour y voir plus clair, retour aux trois radars, utilisés méthodiquement.

De quoi l'usologie fait-elle usage ? Cas « sujet ».

Elle fait usage du fait que dans le plus petit détail de leurs usages, les usagers tirent parti de *deux* sortes d'usages.

Des usages essologiques, d'une part. J'ai longtemps commencé par eux, pour présenter l'usologie, parce que j'ai commencé à penser en général et penser l'usologie « contre » eux. Des usages qui tendent à focaliser l'attention sur « ce qui est », sur ce que l'éducation nous a fait entrevoir comme définitif, sur des données de base, socialisées sous les auspices du verbe être. Des usages « philosophiques », d'une manière faussement « spontanée », puisqu'elle s'apprend avec la parole, avec les déterminations du langage, l'usage du verbe être ou, dans les langues qui ne connaissent pas ce verbe, d'une certaine détermination d'état.

Les usagers font usage, par ailleurs, des trois radars qui garantissent une mise en observation à travers des manières de faire ou de se faire, sans référence à une réalité cachée derrière. *Que faut-il pour le faire ? - point.*

En distinguant les deux approches, essologique et usologique, comme deux façons de faire, qui peuvent chacune faire autrement ce qu'elles font et n'excluent pas qu'on puisse passer du plan usologique au plan essologique et réciproquement, l'usologie conduit à faire de tout ce qui s'observe comme se faisant, comme de tout ce qui se dit ou montre comme étant, des petites boîtes dans une grande, la boîte de tout ce qui se fait, la boîte des usages, les usages qui se font ou sont faits DE, une boîte au contenu indéfiniment renouvelable, une boîte ouverte à toutes les actions et conclusions.

L'image de l'anneau de Moebius, dont je me suis servi tout à l'heure, nous pouvons donc la compléter ou remplacer par celle de deux boîtes, la boîte de CE QUI FAIT ou SE FAIT contenant celle de CE QUI EST ET DOIT ETRE, qu'on fait « être ».

Ces deux boîtes ne font encore rien d'autre qu'un tableau. Mais dans la boîte de CE QUI SE FAIT tout peut être objectivement contredit, vérifié. Ce que ce que nous allons y ranger répond aux critères de vérification qu'on attend de voir employés par les science, des critères dont la philosophie, spontanée ou savante, avec ses renvois dialectiques à ce qu'il en « est » de n'importe quoi, se dispense.

Venons-en au second radar. Cas « complément ». L'attitude usologique s'inscrit elle aussi dans un environnement - sécuritaire, n'ayons pas peur des mots. L'espèce

humaine, comme les autres, s'inscrit dans une écologie d'urgences, d'équilibres sans cesse rompus, rétablis et à nouveau rompus. Elle cherche à créer un environnement second, le plus favorable possible au maintien ou à l'introduction de nouveaux usages, à la coexistence d'usages très divers et possiblement contradictoires. Mais « la maîtrise » à laquelle nous aspirons communément, qui verrouille le réel et l'usage qui en est fait dans un devoir être, une « maîtrise » qui conclut à partir de ce que les usagers ont fait dans le passé ce qu'ils feront à l'avenir, cette maîtrise-là est une source constante de déception.

La « maîtrise » usologique, elle, laisse les portes ouvertes. Elle a des avantages heuristiques ou expérientiels bien supérieurs, et offre une tout autre sécurité. La maîtrise essologique crée des lignes Maginot. Elle met la réalité en serre. La maîtrise usologique conserve la liberté de mouvement, elle n'en fait une que parce qu'elle n'a rien d'assuré. L'une se paie de mots, l'autre se nourrit d'observations, d'expériences.

Dans l'affaire, la différence porte sur la notion d'expérience ?

Tous les jours nous entretenons avec les personnes et les choses des relations qui tirent parti de nos capacités et des leurs. Nous le faisons avec une certaine confiance. Quand cette confiance est confirmée, l'expérience a lieu dans la joie. Nous racontons ou montrons ce que nous avons fait en gloussant de rire, comme la poule qui vient de pondre. Si quelqu'un nous montre que nous aurions pu aller plus vite, réussir encore mieux, nous « l'écoutons ». Quand notre confiance est déçue, il nous prend des envies d'*envoyer tout balader, de donner des coups de pieds là-dedans* - les expressions ne manquent pas. Nous nous sentons injuriés et ressentons même comme injurieux les conseils qui nous sont prodigués pour ne pas échouer la prochaine fois. Mais quel que soit le cas nous faisons une expérience, nous faisons l'expérience *de*.

Un paramètre oublié

Dans cette expérience, expérienciation continue, il serait temps, il me semble, d'introduire un paramètre oublié, aussi oublié que celui d'essologiser : celui de l'argent.

En règle générale, les sciences humaines ont oublié l'argent. Elles l'ont oublié de la même façon qu'elles ont oublié l'essologie. L'argent, le verbe être, à travers lesquels on pense, restent l'impensé de la pensée. L'argent modèle nos formes de pensée au même titre que l'essologie. Mais ça ne se voit pas.

Pour le voir, commencer à le voir, demandons-nous par exemple pourquoi il est - *se fait* si difficile de penser les expériences qui ont échoué comme des expériences et rien d'autre ? Réponse - j'abrége : 1. parce qu'elles ont engagé une façon essentialiste de voir le monde, modulé le bien-faire, mieux-faire de notre engagement en fonction d'une certaine idéalisation du projet, des personnes, et que cet engagement ou idéalisation ont été déçus. Mais aussi, 2. parce que l'expérience a pris du temps et coûté des sous !

Il y a collusion entre l'usage d'introduire partout du devoir être ou devoir faire et l'usage de l'argent.

Reprenez. 1 : Même en s'en tenant strictement à ce qui se fait, on ne peut empêcher, pour le communiquer, d'en faire un tableau. On le traduit en tableau pour l'échanger. Le verbe être, « le sens indéterminé d'être », *fait* la monnaie privilégiée de l'échange social, qui fonctionne comme une bourse des valeurs auxquelles on fait confiance. La banque sociale n'arrête pas d'émettre de cette monnaie-là. Elle raffole de proverbes. Tout propos « fait valeur » comme la chaise « fait utile » dans un certain environnement d'usages. Les faits, les lois scientifiques, autant de tableaux, dont le caractère scientifique inspire encore davantage confiance. Jusqu'à ce qu'ils se fassent démentir et apparaissent alors comme *des façons de faire*, comme utilisant des ingrédients matériels ou métaphysiques remplaçables, dans un environnement qui peut toujours changer - la preuve ! Ils peuvent alors être pensés comme des expériences. La déception qu'ils nous ont causé est à la mesure des certitudes dont nous les avons enveloppés, sur lesquelles nous avons misé.

Point 2. Aujourd’hui encore nos usages subissent le double contrôle de l’argent et du verbe être. L’usage de l’argent, la chrématistique, et l’essentialisme ou essologie, vont de pair. Si les esclaves, les Noirs et les femmes *sont* des cerveaux à capacité réduite, c’est - ça se fait ! - économique : ils coûtent moins cher. Si l’étranger *est* un barbare et notre ennemi, « c’est » parce qu’il vient voler notre travail et nos avantages sociaux. Mais voilà que les Noirs et les Femmes se montrent capables de grimper dans l’échelle sociale, que les barbares importent nos technologies et nous en remontrent dans l’usage qu’ils en font. Il faut donc réviser la valeur qu’ils « avaient » par essence aussi longtemps qu’« ils » ont été considérés comme inférieurs en capacités. Il faut réindexer cette valeur selon le régime commun, à travers des services monnayables.

On peut recommencer la démonstration avec l’eau, la terre, l’air, la diversité des espèces animales. Ils étaient là, mais ne comptaient pour rien, sauf pour les poètes. Et voilà qu’il faut les protéger et, pour les protéger, les faire entrer en Bourse sous la forme de droits à polluer. Protection fallacieuse, dénoncée par le distributisme, qui la remplace par l’abolition des profits, et même de la monnaie, en s’en tenant à ce qu’il y a, n’y a pas, et à la renouvelabilité, grâce à l’informatisation des données.

Et maintenant : synthèse des deux points.

Synthèse descriptive : les échanges matériels, monnayés en prix, comme les échanges d’opinion monnayés en tableaux essentialistes, dialectiques, font l’objet de spéculations incessantes. La qualification, comme le prix, donnent une apparence d’objectivité, à travers du plus ou du moins, à ce que nous qualifions ou évaluons. La mise en prix, mise à prix, se fait, comme on dit, « essentielle » : inutile d’entreprendre si vous n’avez pas les sous, si ça ne rapporte pas l’estime et la reconnaissance qui un jour ou l’autre rapportent des sous. Si le retour sur investissement n’est pas assez rapide, persévéérer devient diabolique. Dans l’économie actuelle l’essence du projet, le projet, par essence, finit par résider dans la rapidité de ce retour. Il spécule sur elle. Cette spéulation exige de prendre des risques : il faut voir grand, fort, univoque. Idem en ce qui concerne les valeurs invoquées : liberté, fraternité, patrie, race.

Actuellement, on chercherait en vain une façon de faire, même la plus intime, qui n’ait aucun rapport avec l’argent. Les maladies et les malades ne font pas les mêmes selon les milieux. La façon de se gratter, de porter les doigts à son nez, d’avalier sa nourriture, indiquent la « classe » à laquelle on a accès par le biais de la monétisation de la société. Nos usages n’ont d’usage que dans un certain rapport avec l’argent. Pour avoir le droit de penser, faire pareil ou autrement que les autres, il faut de l’argent. Dans les plus petites comme les plus grandes idées, nous sommes des héritiers. Même celui qui se révolte contre la pauvreté de son milieu agit en héritier. Sa parole de pauvre s’est jouée et continue de se jouer en Bourse. Elle a façonné ses parents, son milieu, d’où il parle.

La preuve par la valeur monétaire n’en fait pas plus une que la preuve par l’énoncé essentiel. La fluctuation des prix et celle de l’estime, de la reconnaissance, des mérites, sont arbitraires et entre les mains des maîtres des cours du marché essentialiste, en prise directe, comme Baudrillard l’a montré, à travers les signes, avec le cours des ventes. Marché rhétorique et marché monétaire, même combat... Cherchez lequel.

Synthèse constructive : dans une économie sans profits monétaires ni monnaie, l’expérience passe au premier plan et les choses que nous aimons peuvent s’expérimenter et abandonner quand nous voulons. Je n’insiste pas, lisez **PROSPER...**

Et que deviennent tes « tableaux » ?

Ils ne font et ne feront jamais que des *expérienciations*. Qu’ils s’énoncent sous la forme « être » ou la forme « faire », sous la forme de la reconnaissance de ce qui « est », sur quoi on peut compter, tabler, « évidencier », comme sous la forme de la mise en observation rigoureuse, leur maîtrise *ne se fait*, et ne sera, *fera*, jamais acquise.

Sous la forme « être », ils entretiennent la crédulité. Ils nous paient de mots.

Karl Popper l'a rappelé et *valsé* à sa façon (en insistant sur le troisième temps, celui de la falsification). Il a dénoncé chez des penseurs comme Kant, Hegel, Marx, la dérive d'usages essentialiste, « historicistes », qui conduisent à des systèmes totalitaires. Ce qui ne l'a pas empêché de voir dans le système libéral le modèle d'une société ouverte, et de l'« historiciser » à sa façon, mais ne l'a pas empêché non plus de dire qu'il y avait incompatibilité entre démocratie et profit. C'est le moment, à titre posthume, de lui faire plaisir en réfutant l'hypothèse d'une démocratie à l'« ouverture » douteuse, réduite aux prix les plus étroits et aux profits les plus larges, et de lancer celle d'une démocratie qui disjoncte des gros sous qui *bouclent* la planète. Que deviendraient dans ces conditions, pour l'ensemble des usagers, les façons de penser, de faire des tableaux ?

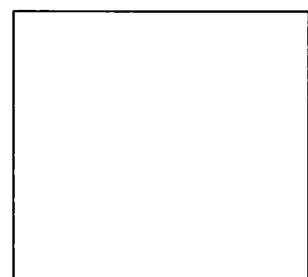
Le même instrument, la monnaie, peut interdire ou permettre l'accès aux fruits de notre travail. Le même instrument, l'essentialisation, bloque un comportement ou engage à faire ce qui a « du sens », se justifie sur le marché du devoir-faire, devoir être. L'usage de la monnaie comme preuve de la valeur, l'usage de « tableaux » comme preuve de vérité, sont soumis à une conjoncture d'appréciations en relation avec les projets et valeurs de la classe dominante.

A l'inverse la mise en perspective usologique ou expériencielle, permet déjà - et le permettrait encore plus facilement si elle était libérée de l'usage de la monnaie - de bricoler un réglage des expériences, des entreprises, selon des critères internes aux entreprises elles-mêmes, au lieu de s'appuyer sur des principes extérieurs, imaginés à partir de la logique d'un discours « en être ». La pratique et le discours qui l'accompagne peuvent être vérifiés par quiconque, et enrichis de nouvelles observations.

Des bribes de cette inversion, limitées par les conditions monétaires, sont sensibles, lisibles, aujourd'hui déjà, dans des domaines où « le chemin se crée sous les pas qui le foulent » : dans la recherche, les « alternatives ». Abolir la monnaie, arriver à une comptabilité exclusivement « matière » leur offrirait un tout autre espace. Au lieu de vivre et survivre d'opposition au système, de se vivre dans le rattrapage, elles pourraient devenir résolument créatives.

Quand j'ai commencé à opposer l'essologie et l'usologie, je n'imaginais pas aboutir un jour à une double analogie. Celle d'une part, de l'usage de l'argent, de la *mise en prix*, et des *tableaux de manières d'être* qui font comme des chèques tirés sur une réalité traitée comme *étant*. Et d'autre part celle de la prise en compte objective, *sans recours au chiffrage monétaire*, des données économiques, et une *attention exclusive aux manières de faire*.

Je n'imaginais pas non plus quand j'ai fait le projet, pour fêter la dixième année de **PROSPER**, de le diviser en deux parties, une pour l'usologie politique, l'autre pour l'usologie épistémologique, qu'elles se noueraient dans la double analogie que je viens de signaler. Elle était pourtant prévisible. Popper ne m'a pas attendu pour faire le lien entre épistémologie et politique. Depuis dix ans j'essaie de faire comprendre la faisabilité matérielle de l'hypothèse d'une économie sans profits monétaires ni monnaie, et contre quoi est-ce que je bute ? Contre le fait qu'elle appelle à de tout autres modes ou *mondes* de connaissance. Contre des catégories de tous ordres forgées par l'usage de l'argent.



Signaux et balises

Une rencontre : Blogue-en-cannette.com

Qui inventa de tailler les silex, de couler du bronze ? La brouette ? D'aller sur l'eau ? L'envie de bouger des grosses pierres saisit tour à tour toutes les civilisations... Un jour ça vous prend, ça en attrape d'autres, et - ?

Quand se décidera-t-on à ériger une stèle aux Pythagore inconnus ?

Piaget montra que l'intelligence se développait par « stades ». Il a consacré trois tomes à retracer l'histoire de la pensée mathématique, physique, sociologique..., en suivant l'ordre de ces stades.

L'**Introduction à l'Epistémologie génétique** n'aborde pas l'économie. Dommage. Et puis son truc est historiquement rétrospectif : les « stades » qu'il a repérés s'arrêtent au développement qu'on observe chez tout individu quand il atteint les 16-18

ans. On discute pour savoir si la durée de chaque stade ne peut être abrégée, du fait de certaines conditions socio-éducatives.

L'usage de l'informatique manifeste-t-il le passage à un nouveau « stade » ? Quel « stade », quel âge faut-il attendre, atteindre, pour concevoir l'existence d'une société sans profits monétaires ni monnaie ? L'obstacle, s'il y en a un, est-il d'ordre intellectuel, sociologique, civilisationnel ?

Combien sont-ils aujourd'hui déjà, dans le monde, qui cherchent du côté de l'abolition des profits et de la monnaie ?

Blogue en canette est domicilié au Canada. Celui qui le gère n'a pas eu besoin de lire **PROSPER** pour écrire ce qui suit, daté de Février 2010, découvert en Mai.

Le système monétaire est absurde

Cette notion m'est venue durant un weekend, lequel je devais sacrifier afin de travailler.

C'est là que je me suis dit : « Et si l'argent n'existant pas ? Comment j'agirais si je n'avais pas à faire ça pour de l'argent ? » Je me suis mis à imaginer quel serait le contexte, à quels détails je songerais, même comment je me sentirais si je n'avais pas à me préoccuper avec l'argent.

Je suis allé encore plus loin : qu'adviendrait-il si nous vivions dans ne société sans aucun système monétaire ? Vous me diriez : « Ça ne serait qu'un foutu bordel ! Un no man's land! L'anarchie! »

Vraiment ?

Si cela devait se produire du jour au lendemain, oui peut-être. Notre société y est si accrochée que ça aurait l'effet d'une bombe atomique. Faites tout de même cet exercice : Imaginez un instant votre vie sans le concept d'échange d'argent contre un bien ou un service. Imaginez que l'on puisse enlever la notion de « contraintes budgétaires » de notre dialecte.

Qu'est-ce qui va créer la vague de breloque merdique made in china, les faillites, la pauvreté, le suicide ?

- *Combien de projets sont morts dans l'œuf ;*
- *Combien d'infrastructures absolument médiocres ont été mises sur pied ;*
- *Combien d'entrepreneurs ont perdu toute passion, et même*
- *Combien de morts ont été causées par les contraintes budgétaires ?*

Un nombre incalculable.

D'un côté personnel, je me suis mis à me poser la question, à savoir : « Qu'est-ce que je pourrais faire si je n'ai pas à me soucier de l'argent ? » La réponse : tout.

Soudainement, the sky is the limit. Car, sans le souci financier, je peux ne faire qu'une chose : ce que j'aime, ce qui me passionne. Je n'ai pas à m'imposer quoi que ce soit pour simplement « payer les factures ».

Le constat est donc le suivant : le système monétaire ralentit l'évolution humaine et technologique, à un point tel qu'elle se traîne maintenant au sol.

L'apparition du principe de valeur

Je n'essaierai pas de faire un historique sur l'argent. Pour garder les choses simples, disons que le concept de création d'argent et d'attribution d'une valeur X à une pièce de métal, ou plus tard, des billets avec un chiffre dessus, remonte à mille kekchose av. J.-C.

En fait, l'argent n'est qu'un version 2.0 du principe de troc. Avant, on échangeait un panier de myrtille contre une biche (un exemple parmi d'autres). Alors un matin, notre éleveur de biches s'est levé avec le désir de ne plus être éleveur de biches. Il a enfilé son pagne et est parti se trouver quelques belles breloques luisantes. Il est ensuite retourné voir la ramasseuse de myrtilles et lui a montré ses belles breloques luisantes. Celle-ci, sous le charme des belles breloques luisantes, voulut lui échanger un panier de myrtille, mais l'ex-leveur de biches exigea plus, stipulant que ces belles breloques luisantes étaient rares.

Le système monétaire et le principe de rareté virent le jour (ainsi que le principe de nouveauté, inventé, sans le savoir, par la ramasseuse de myrtilles).

On peut donc dire que l'argent fut inventé pour des raisons pratiques et que celle-ci n'est qu'un outil.

L'argent fut effectivement pratique pendant un long moment, même si très souvent, elle causait des conflits.

On aurait dû se débarrasser du système monétaire tout de suite après la crise de 1933, ou même avant. J'irais même jusqu'à dire qu'il a connu son apogée lors de la révolution industrielle. Depuis c'est devenu un système absolument archaïque.

Tant et aussi longtemps que nous conserverons ce système de valeur tordu, nous verrons des bulles se former et éclater, toutes plus énormes les unes que les autres. Au moment où on se parle, nous sommes déjà en train de chercher « the next bubble », car c'est bien simple, c'est de cette seule façon que l'économie peut continuer de rouler. Prévoyez une bulle (et son éclatement) des technologies « vertes ».

Comment se fait-il que nous ne puissions nous en débarrasser ?

▫ Malgré qu'il soit si désuet, l'idée de s'en départir nous rend beaucoup trop inconfortable.

▫ Plusieurs en dépendent pour contrôler les autres.

▫ La peur.

Les raisons les plus souvent entendues pour justifier le système monétaire

Sans le système monétaire, notre civilisation ne serait pas aussi avancée / ne peut évoluer.

Depuis les cent dernières années, non. Sans le concept d'argent, notre évolution en tant qu'être humain stagne. Par paresse nous avons continué à fonctionner avec un système désuet. Non, pas par paresse. Certains individus avec trop de pouvoir ont certainement été très motivés à conserver un système quoi leur est si avantageux. D'où la dépendance à l'argent pour contrôler.

Le monde est dans un état de déséquilibre tel qu'on ne peut affirmer être évolué. La preuve : des millions de gens n'ont pas l'eau courante.

Sans la motivation de l'argent, les gens ne feraient rien.

*Certes. Certaines personnes, appelons-les « larves », ne seront motivées que par le gain facile.**

Cependant, plusieurs d'entre-nous ont une, et même plus d'une passion, qui transcende l'argent.

Quelque chose qu'on veut faire à longueur de journée, juste parce que ça nous branche.

Combien de ces gens passionnés ont choisi un domaine jugé plus « stable », ou plus « payant » à cause de la contrainte de l'argent ? L'argent est leur plus grand inhibiteur.

C'est comme ça/on doit vivre avec/ainsi va la vie

Sommes-nous esclaves à ce point ?

Et maintenant... la disparition du système monétaire ?

Enlevez l'argent, et c'est maintenant une question de passion, du désir profond d'exprimer son talent inné.

La seule motivation devient celle de vouloir faire ce qu'on aime plus que tout (mais il y aurait bien sûr encore des larves, qui, par manque de talents ou de goûts, ne feraient que siphonner les ressources, regrettant un système monétaire, où tout serait plus facile pour eux).

*Dans son livre intitulé **Atlas Shrugged**, l'écrivaine Ayn Rand nous donne un portrait de ce qui se passerait, selon elle, si le moteur du monde arrêtait de tourner. C'est-à-dire, si tous le gens passionnés, talentueux et visionnaires se retireraient, ne pouvant plus supporter l'ingratitude, l'exploitation et l'absurdité d'une société vivant sous la peur, siphonnant leurs énergie et s'appropriant leur génie sans vergogne.*

Un système de valeur monétaire engendre la peur du manque et donne un levier beaucoup trop puissant pour les larves de ce monde ? Ultimement, ça engendre la médiocrité.

Qu'arriverait-il si vous, ainsi que tous les gens de talents, ne pouvant plus supporter la médiocrité, décidiez de vous retirer ?

Que feriez-vous sans contraintes monétaires ? Peu importe votre réponse, ça doit être bien plus intéressant que ce que vous faites en ce moment.

De la contestation de « l'Argent » à celle de la monnaie

Dans tous les ouvrages qui traitent de l'Argent, « il » se présente comme un principe explicatif de caractère métaphysique ou astrologique global.

« Il » s'occupe d'un secteur important du « monde », comme Athéna de l'Intelligence, Mars des Combats ou tel « signe » ou « ascendant » du Zodiaque de tel ou tel trait de votre caractère ou avenir. Un demi-ton au-dessous, l'Argent se détaille en Appât majeur. Un quart de ton plus bas viennent ses Méchants Profiteurs.

Succès « explicatif » garanti. Facile. On vous « explique » par cela même qu'il faudrait expliquer : car pourquoi la Divinité ou Signe « Argent » agit-elle, agit-il comme *il* ou *elle* agit ? Cherchez pas, c'est comme ça. Tâchez plutôt de vous mettre bien avec. Allumez des emprunts, l'Argent hume leur odeur avec faveur.

J'ai un jour énoncé qu'il en allait de l'explication par l'Argent comme de celle par le sexe et qu'une fois dit qu'il menait le monde, il n'y avait plus qu'à « retirer l'échelle » (une expression qui se perd, pour dire que l'affaire est conclue). J'avais tort. L'échelle, on la laisse, on l'expose. Tâchez d'y faire bonne figure. Apprenez à grimper.

Certains littérateurs de l'Argent n'en posent pas moins parfois déjà, dans les coins, la question de s'en passer. Ils ont retenu que, pour effectuer certains échanges, on n'a pas besoin d'argent, et

que l'Echange semble d'autant plus valorisé que l'argent n'a rien à y voir.

Pour traduire ce type d'échange, le qualifier, il est plus facile de dire *non-monétaire* ou *démontarisé* que *désargenté*, même si ce désargentement peut expliquer le service offert ou rendu sans faire intervenir de paiement. Quoi qu'il en soit, dans la veine « ah si on pouvait se passer d'argent », les cas où on s'en passe « très bien » sont soulignés comme rares, exceptionnels. Ils fonctionnent comme autant de pieds au cul pour vous renvoyer au monde normal, « argentique », pour user d'un terme employé en photographie.

Parler de monnaie plutôt que d'argent, c'est bien évidemment encore parler d'argent, puisque l'argent s'introduit physiquement dans notre quotidien sous forme de monnaie. La monnaie, c'est de l'argent qu'on manipule, c'est l'argent tel qu'il entre dans des opérations. On dit souvent monnaie pour argent et argent pour monnaie, mais il est bien clair que « t'as l'argent ? », renvoie au moyen de payer : « t'as les sous ? »

Que le paiement ait lieu sous forme d'un trait de plume, de pièces ou de billets, on entre dans un ordre tout technique, celui du marteau et des clous, de la pellicule photographique ou du traitement numérique, appliqués à la pièce de bois ou l'image.

Sur un échantillon d'ouvrages relevés dans un fichier de bibliothèque : ceux qui avaient trait à la monnaie étaient trente fois plus nombreux que ceux qui avaient trait à l'Argent.

Ces trente fois plus là sont réputés « ouvrages techniques », qui ne sauraient retenir une noble attention comme *Philosophie de l'Argent* (Georges Simmel), *De l'argent* (Michel Surya) ou *l'Argent*, tout court (Emile Zola). L'émission de billets, les agios, la Bourse, font couleur locale dans un roman ou une philo(lo)gorrée talentueuse, mais n'intéressent « vraiment » que ceux qui sont versés là-dedans. C'est un métier, un ensemble de métiers, auxquels le grand public n'a pas besoin d'être initié. Conduisez votre budget comme vous conduisez votre voiture, maîtrisez vos entrées et sorties comme vous négociez vos tournants et créneaux. Ce qui entre dans la composition d'un bilan n'est pas plus votre affaire que les pièces qui composent votre moteur.

Et puis un jour...

Dix ans après la mise en circulation de l'euro, en brûlant vos liasses de relevés, votre œil reste collé à un certain chiffre. A l'époque vous sortiez 80 euros par semaine pour vos dépenses courantes. Aujourd'hui vous en sortez 150. On vous avait bien dit que les monnaies se dévaluaient : là vous le touchez. Les choses qui justifiaient vos dépenses sont pourtant restées les mêmes : pain, légumes, fruits, transports. Elles sont disponibles comme elles l'étaient hier, comme elles le seront demain. Mais la porte pour y accéder a rétréci et risque de rétrécir encore.

Vous savez depuis toujours que « l'argent » qui donne accès, si vous en avez, peut interdire l'accès, si vous n'en avez pas. Mais cette grande et vaste loi ne vous est pas aussi sensible que la dévaluation de votre pouvoir d'achat. Et quand vous entendez prononcer « dévaluation du pouvoir d'achat », ça vous semble suffisamment explicatif pour ne pas aller demander qu'on vous explique si cette dévaluation est une cause ou un effet.

Faites un peu la bête : oh Monsieur, comment cette dévaluation peut-elle se produire ? Puisque c'est la même farine du même pain que je mange du même appétit ? Puisque la farine ni le pain ne manquent, l'accès devrait en être toujours aussi facile ?

Les explications ont beaucoup de chances de vous passer par dessus la tête et je vous vois déjà la brancher sur l'automatique pour lui imprimer des hochements compréhensifs. Vous aurez bêtement raison, car ces explications manquent le fait basique, si gros, qu'on ne le voit plus. Lui aussi *too big to fail*, trop gros pour tomber.

C'est quoi, ce fait ?

Pour mieux le comprendre parlons d'autre chose.

Vous êtes allé à l'école ? Vous avez donc été noté. Vous avez déjà fait du sport ? Vos performances ont donc été mesurées. Vous regardez « le sport » à la télé ? Vous entendez compter les sets et buts décisifs.

Gentillesse de l'élève ? Style des joueurs ? La joie d'apprendre et de jouer ? *C'est quoi ?* Rien si ça ne se chiffre pas.

Chiffrer confère aux gens, aux choses, le statut d'objets comparables, qui ont intérêt à pousser la hauteur de leur chiffre, ou des choses dont ils s'occupent, à celle d'un Chiffre décisif.

Le Chiffre, dont le M. le Chiffreur n'est qu'un employé (le pauvre), décide de ce que vous êtes, gagnant ou perdant, bon ou pas, promis à encore plus ou encore moins...

- Qu'est-ce que vous dites ? Que ça ne vous empêche pas de... ? *De faire !?*

Si ce que vous faites n'entre pas dans un certain registre de comparaisons, si ça ne peut être mesuré, c'est clair : vous ne faites rien.

Absolument. Vous vous foutez du monde.

Du fait des notes, attribuées à des qualités et capacités « ciblées », ciblées au moyen de matières d'enseignement traitées moins pour leur intérêt propre que pour le ciblage qu'elles permettent, plein de mômes sont déconsidérés (et quelques autres remarqués). Du fait des prix attribués par le marché, plein de richesses restent au fond des provinces, quelques autres sélectionnées, poussées intensivement pour résister à la concurrence, et tant pis si leur qualité se perd ou si leur exploitation fait le désert derrière elles.

Le chiffrage en notes fait aux jeunes ce que le chiffrage en prix fait aux choses. Il fait des jeunes ce qu'il fait des choses : des abstractions, sur lesquelles vont se greffer d'autres abstractions, des signes de puissance, de force, de modernité, d'intelligence, négociés sur un marché de signes. Et tout ça entre en ébullition, fait des petites et grosses bulles sur un marché que personne ne contrôle plus autrement que par des chiffres. Des bulles et bouillons qui font partie des moyens de contrôle (demandez au cuisinier).

A quoi j'arrive ?

Au fait que le stade d'intelligence qu'il a fallu atteindre pour avoir l'idée de chiffrer ne maîtrise plus aujourd'hui *le monde*, mais son double, un monde *chiffré*, un *produit*, produit du chiffrage.

La Société du Spectacle ne fait celle-là que parce qu'elle est branchée sur le Chiffre. Et celle de la Croissance pour les mêmes raisons. Quand MM. les Décroissants s'en aviseront-ils ?

La suite dans le prochain numéro.

Pour une base usologique de données (esquisse)

Notes de JPA jetées en allant au travail.

Elles précisent le chantier ouvert par **PROSPER**
au sujet de l'abolition du chiffrage monétaire.

Constats et rappels

Grippe aviaire, OGM et crises alimentaires mondiales ont provoqué la montée en puissance de peurs nouvelles et une profonde remise en cause de la relation de confiance entre les consommateurs et les différents acteurs directs de la filière alimentaire : éleveurs, producteurs, industriels, distributeurs ... mais aussi acteurs indirects : institutions publiques, élus, associations de consommateurs et médias.

Le domaine alimentaire n'est évidemment pas le seul qui soit touché par des interrogations sanitaires, sécuritaires, sociales, écologiques ... D'où l'idée...

de ré-instituer, dans un système de consommation - devenu aveugle faute de liens entre producteurs et consommateurs - une forme d'économie de la confiance par la transparence qui fut une dimension essentielle des échanges locaux.

Quelques pistes

Nous partons de ce qui se fait déjà.

Depuis 1995, certains appareils électroménagers sont soumis à un étiquetage qui indique leur "efficacité économique". Depuis mai 2006, les voitures neuves ou les occasions récentes doivent désormais afficher une étiquette indiquant leur émission de CO₂ et leur consommation. Le Grenelle de l'Environnement a proposé de généraliser la présence d'informations environnementales à tous les produits, et ce à partir de 2010.

La limite de taille d'une étiquette et les conditions d'adoption puis de mise en œuvre de réglementations concernant les informations à rendre disponibles au consommateur limitent évidemment la portée de telles approches et ne permettent pas au consommateur de disposer de toutes les informations qui lui permettraient d'acheter un produit en toute connaissance de cause.

Omniprésents, les codes barres sont des acteurs discrets de la vie courante.
Ils permettent de suivre et gérer les flux de produits manufacturés, dans un système de comptabilité matière dont l'usage est aujourd'hui limité à la seule gestion de stocks (et donc du soutien de la consommation par la relance de la production).

Dans le modèle économique actuel, un produit qui change de mains n'est, au fond, perçu que sous l'aspect du flux monétaire qu'il génère.

Pourtant, l'identification même d'un produit par un code-barres donne déjà bien plus d'indications que le simple flux monétaire, seule information à laquelle nous attachons de l'importance, y compris à un niveau mondial (PIB).

« L'idée » énoncée plus haut trouve dans les codes-barres des arguments de faisabilité, dans la mesure, d'une part, où ils généralisent un même système d'identification pour tous les produits manufacturés (le code permet d'identifier le pays, le fabricant et l'article), et où, d'autre part, ils pourraient être le support de la délivrance d'informations complémentaires nécessaires à des consommateurs élevés par leur consommation même (et en amont par leur participation à la production) à la hauteur d'une responsabilité sociale, écologique et citoyenne.

La maîtrise de leurs consommations par les consommateurs eux-mêmes constituera, de fait, un élément moteur de la maîtrise des usages par les usagers puisqu'il y aura interrogation des conditions de production à partir de la consommation. Ainsi, certains alibis des systèmes de vente qui chargent le produit et ses commerçants de vertus (commerce équitable, service après-vente ...) seront-ils remis à leur place dans l'évaluation par chacun de ses besoins réels et du prix qu'il est prêt à payer (et à faire payer d'autres en fonction des impacts) pour les satisfaire.

Le projet et ses objectifs

Il s'agit de construire une base de données capable de fournir un maximum d'informations sur tous les objets manufacturés en vente partout dans le monde.

Tout consommateur pourra alors, face à un produit, avec une simple photo d'un code barres et un logiciel spécifique), connaître par connexion à la base de données mondiale, la composition de l'objet et des informations sur son origine, ses modalités de fabrication, son prix payé au producteur, ses qualités de durabilité et d'usage, etc.

Face à un produit, le consommateur informé sur ce qu'il envisage de consommer, devient un consommateur libre. Libre de ne pas consommer ce produit... surtout si une info lui est donnée sur un produit de substitution pouvant faire le même usage.

Une information complète sur les produits nous semble avoir une valeur éducative à d'autres modes de consommation et opérera plus facilement qu'une campagne de boycottage.

On le fait en partie déjà pour comparer les prix

Des sites comme Kelkoo ont déjà développé des versions qui permettent d'accéder à leur comparateur de prix, optimisées pour les téléphones portables.

L'opérateur Orange, a lancé un service mobile *Orange Shopping* en 2008 en y ajoutant la lecture de code barre.

Grâce à cette fonction, il suffit de prendre une photo pour scanner n'importe quel produit muni d'un code barre avec un téléphone portable ou, si ce terminal n'est pas compatible, de saisir manuellement les 13 chiffres qui constituent le code barre du produit pour qu'il soit automatiquement reconnu. Le système interroge ensuite la base de produits d'*Orange Shopping*, autrement dit celle de son partenaire LeGuide.com (900 marchands référencés).

Pour la mise en œuvre il n'est besoin que de pouvoir disposer d'une base de données mondiale des produits et d'une application informatique permettant au consommateur de s'y connecter lorsqu'il est face à un produit.

La base de donnée pourrait être mondialement construite et alimentée, à la manière de wikipédia... Chaque citoyen de ce monde pouvant apporter son expertise, les infos dont il dispose, de là où il est, sur un produit, un objet...

Un tel projet pourrait recueillir le soutien des organisations de consommateurs et d'écologistes et décroissants de tous ordres... mais aussi de producteurs (sans doute bien au-delà du cercle du commerce équitable) qui souhaiteront clairement se positionner en toute transparence sur ce qu'ils commercialisent (ce qu'ils produisent et comment ils y parviennent).

L'application informatique devrait être capable de lire un code-barres, de se connecter à la base de données via le web et de renvoyer les informations concernant l'objet portant le code barre.

Cette application devrait pouvoir fonctionner sur un téléphone portable, le système photographique de l'appareil permettant de faire office de scan du code barre (la saisie des numéros du code barre serait fastidieuse et personne n'utilisera alors une telle application)

La mise en place de la base de données ouvre un questionnement sur les données à recueillir sur les articles ; lesquelles, sous quelles formes et pour quoi en faire. Par exemple : impacts sociaux de leur production.⁶

L'idée que le consommateur lambda puisse, à partir d'un portable, savoir ce qui entre dans la composition d'un produit et les conditions dans lesquelles on l'a produit, pour excessive qu'elle puisse encore paraître, s'accorde avec l'esprit général de notre hypothèse de travail : démocratiser les moyens de contrôle, d'intervention, de création.

A l'invitation de JPA, nous « ouvrons » donc ci-dessous « le questionnement » sur les données à recueillir, donc lesquelles, sous quelle forme et pour quoi faire... Par une question préalable : dans l'hypothèse d'une économie centrée sur les usages, faut-il encore « questionner » les choses sous forme d'*articles* ?

De l'article à l'usage

Notre environnement matériel peut en effet se décrire comme un accumulation d'« articles ». N'est-ce pas à ce titre qu'ils ont été listés chez les commerçants, qui nous ont même « fait l'article » pour nous pousser à les acheter ? Mais dans chacun de ces «articles » en fait, que visons-nous chaque fois ? L'usage que « ça » va nous faire, si « ça » va bien s'accorder avec ce que nous avions déjà à la maison ou, au contraire virer des trucs dont les performances concrètes et esthétiques ne nous satisfaisent plus - dont nous n'avons plus vraiment l'usage : qui « usologiquement » ne nous satisfont plus.

Remontons maintenant de l'usager lambda à l'entreprise. On peut considérer que « l'article » à fabriquer y nécessite lui-même un certain nombre « d'articles », répartis en matériaux, énergie, machines, et même travailleurs...

Nombre d'entrepreneurs ont probablement déjà, à la manière des « favoris » que nous extrayons d'Internet, constitué des fichiers de fournisseurs. Ils ont constitué leur recueil personnel de « pages jaunes », et en pianotant acier, bois, clous, sont automatiquement orientés vers leurs fournisseurs. Après quoi ils cherchent les aciers, bois et clous qui répondent le mieux à leurs attentes - dans une certaine fourchette de prix. Leur recherche est principalement commandée, actuellement, par des questions de prix et de rapidité de livraison. Sans doute ont-ils même déjà eu l'idée de classer les données à recueillir sans avoir chaque fois à chercher qui les fournit

Mais ils attendent quoi ? Des « articles » ? Sans doute... Mais « article » est aussi général, formel, qu'« homme », « animal » ou « chose ». Les articles en question en feraient-il s'ils ne faisaient un certain usage - et leur prix aussi - ? Les bricoleurs,

⁶ Les données sur les matières/ composants » mobilisés ouvrent les champs écologiques. On peut aussi avoir une approche des forces/puissances consommées converties en unité Joule qui, en tant que mesure du travail produit par une force, est un bon indicateur de consommation(s).

entrepreneurs, ingénieurs, usagers de toutes mains et outils visent des usages correspondant à ce qu'exige la fabrication d'« articles » qui satisfont des usages « éprouvés » et anticipent, qu'ils le veuillent ou non, sur des usages nouveaux.

Y a-t-il encore un étage ? Oui, où les agents sont si discrets que d'abord on ne les voit pas. Que font-ils ? Ils remplissent des cahiers de charges, établissent des normes auxquelles doivent satisfaire les pneus, dalles de béton, revêtements de route et couches pour bébés. Ils sont experts en résistance des matériaux et soupçons de mauvais ancrage, d'usure accélérée, de rupture de charge et poussières malignes.

N.B. : Les normes établies pour calculer la résistance d'une tôle, d'une poutre, l'épaisseur d'un linteau en fonction de la longueur, tout ça l'a été « à l'usage ». Les agences de Contrôle technique « certifient » des usages dans une certaine fourchette d'usage(s).

Extension du domaine de l'info

Reprendons les choses à la base.

« L'article » que nous envisageons d'acheter ou de produire condense une multiplicité de « données » qui nous envoient des signes que nous captions dans la mesure où nous en avons l'usage, dont nous partageons l'usage avec un certain nombre de nos contemporains, dont l'usage s'est imposé pour diverses raisons, etc. « L'article » n'existe qu'en tant que faisant usage dans une certaine écologie d'usages.

La constitution d'une base de données « objectives » n'a en fait d'utilité, d'usage, que dans la mesure où elle permet d'« objectiver » tout ce qu'on peut, au sujet de n'importe quoi, mettre en observation d'une manière absolument vérifiable. Or ne peuvent être contradictoirement vérifiés que des usages, à savoir : d'une manière absolument objective, de quoi X fait-il usage, dans quel environnement d'usages, et d'une manière conjecturale : de quoi d'autre X pourrait-il faire usage, dans un autre environnement qui « le » modifiait ou qu'« il » modifiait.⁷

Et maintenant, vite, regrimpsons au troisième étage.

Dans la constitution d'une base de données correcte et la perspective d'une économie sans profits monétaires, seule capable de ne pas épuiser prématurément les ressources planétaires pour en faire du fric, il va falloir ajouter aux étalonnages relatifs aux résistances, aux pollutions supportables, etc., des calculs sur la renouvelabilité des ressources qui seront mobilisées, les cycles de retraitement, les associations positives, synergiques, d'usages, et ne pas oublier quelques incompatibilités.

Illustration

Vous découvrez au musée local que votre région produisait autrefois moult paniers et panières. Vous avez observé qu'elle était encore très riche en osiers. Vous demandez qu'on les recense, ce qui sera fait, assorti de courbes prévisionnelles pour une exploitation durable. On s'intéressera à la production déjà existante ou possible d'osier dans d'autres régions, pour l'ajouter à la vôtre ou pour ajouter la vôtre à ceux qui, dans d'autres régions, pourraient être tentés par la production de panier.

Jusque là, rien de bien différent de ce qu'on peut trouver dans l'Annuaire ou le traitement des données recensées par l'INSEE⁸.

⁷ Si vous avez lu l'article intitulé *L'usager en sentinel*le (p.34), vous aurez au passage reconnu les trois « radars » utilisés ici méthodiquement.

⁸ Institut National de statistiques et d'études économiques.

Mais les « données » à recueillir vont-elles exclusivement se concentrer sur l'article « osier » ? Non ! Elles doivent s'élargir à toutes les « données » relatives au tressage, les résistances comparées des formes, l'ergonomie des anses, l'histoire des paniers. Ces données-là se rencontrent déjà dans divers ouvrages et fouettent l'imagination et le sens critique. Vous passerez insensiblement de l'article osier à la culture du panier. Laquelle n'est qu'une branche du « porter » : tout ce qui permet de « porter », les différentes façons de porter, ce qu'on porte, et qui porte.

A supposer que vous lanciez demain une production même modeste de paniers, ceux qui en voudront ne feront plus le même usage de leurs sacs. Pourquoi préférer les paniers aux sacs ? Les sacs aux paniers ? Pourquoi porter quand on peut rouler ? Vous voilà invité à aller voir du côté de tout ce qui se roule. Ce qui roule avec un moteur ne vous intéresse pas. Mais on peut rouler avec une, deux, trois roues (et même six, pour descendre les escaliers !).

Une base de donnée usologique doit interconnecter plein d'usages auxquels vous ne pensez pas spontanément. Elle doit vous informer sur ce dont chaque « article » fait usage (l'osier d'un arbre et donc d'une certaine écologie d'usages qui lui ont permis de se maintenir dans le paysage) et les usages qu'on en fait (de l'industriel au décoratif). Même si 99% des infos ne vous servent pas, elles peuvent servir à d'autres, comme dans toutes les encyclopédies, où vous piochez non pas tant « des données » ou « des infos » que des manières de faire, de se faire, des usages que vous pouvez reproduire, dont vous pouvez vous inspirer, admirer, rejeter avec horreur, croiser avec d'autres.

La base de données « usologique » n'invente rien. Il n'y a de « données » qu'en rapport avec des usages. Et pourtant ? Introduire la notion d'usage fait comme fondre les « données ». Au lieu de les désigner comme des choses « auxquelles on se cogne », vous les découvrez en usage, faisant usage de. Elles se défatalisent.

Est-il illusoire de penser que l'informatisation des données apporte à une base de données une dimension « usologique » nouvelle ? Une dimension politique nouvelle, en tout cas, ce qui ouvre sur un autre type de questionnement...

L'âge de l'accès

De l'achat à l'accès, titre du CD⁹, s'est imposé tout naturellement. Aucune relation, dans ma tête, à ce moment-là, entre la possibilité d'accéder aux produits et services sans l'intermédiaire de la monnaie, et ce que Jeremy Rifkin met à l'étude dans *L'Age de l'Accès*, « âge » économique caractérisé par la substitution, aux achats d'objets, des achats des services rendus par ces objets.

L'Age de l'accès, paru en 2000, pourtant, je l'avais avec un certain retard lu, tout lu et annoté. Et classé comme *La fin du Travail*¹⁰(1997) dans les traits de génie qui finissent en socs de charrue pour labourer l'enfer. Mais sa lecture avait peut-être laissé des traces ?

Pour y voir plus clair, et procéder aux excuses de rigueur, peut-être, je retourne au texte.

Premier chapitre, « Au seuil de l'âge de l'accès », première ligne : *Le rôle de la propriété est en train de subir une transformation radicale.*

Elle fait plaisir !

Depuis que je « place » du distributisme sans monnaie, la première objection qui vient, en effet, est qu'on ne pourra plus acheter sa maison, son auto, sa piscine et ses meubles : ces choses-là ne se trouvent pas en rayon, *Monsieur*, et on ne pourra pas en attribuer une « comme ça » à tout le monde... A quoi, en décroissanciste cohérent (moi !) je réponds que l'abolition de la monnaie changera notre relation aux choses. Aujourd'hui, l'argent dont nous disposons permet de nous singulariser par l'achat d'articles qui nous situent socialement mais rendent des services identiques à d'autres articles traités, eux, en « bas de gamme ». Demain, nous ne nous penserons plus en propriétaires mais en usagers.

Rifkin ne dit rien d'autre :

⁹ Audible sur www.prosperdis.org.

¹⁰ Les deux ouvrages publiés par *La Découverte*.

Dans un monde où la possession personnelle de propriété a longtemps été perçue comme le prolongement de l'être même des individus, et en quelque sorte la véritable « mesure de l'homme », le déclin de son importance dans la sphère économique pourrait complètement bouleverser la perception que les générations futures auront de la nature humaine. On peut même penser qu'un monde structuré autour de relations fondées sur la logique de l'accès risque de produire un nouveau type d'être humain.

La voie par laquelle Rifkin arrive à cette idée diffère de la mienne mais tout à fait recevable. Il est bien possible que sa lecture ait laissé des traces. Quand il relève par exemple que

Dans la nouvelle économie en réseau, plutôt que d'échanger des biens matériels et immatériels, les entreprises en contrôlent et en régulent l'accès. La possession d'un capital physique, jadis solidement établie au cœur de la société industrielle, devient de plus en plus marginale dans la vie économique. Les entreprises y voient un coût de fonctionnement plutôt qu'un actif productif et préfèrent louer des services qu'être propriétaires.

Parenthèse. Combien d'usagers réagissent aujourd'hui déjà comme ces entreprises et louent des autos, parfois à l'année, plutôt que de les posséder ? On ne voit pas pourquoi, dans une économie sans monnaie, cet accès serait interdit. Sauf à partir du moment où les ressources naturelles et la pollution ne suivent plus, en auquel cas il faudra « s'arrêter et réfléchir ».

En revanche, le capital intellectuel est le véritable moteur de cette ère nouvelle, et il est d'autant plus convoité. Ce sont les concepts, les idées, les images, et non plus les choses, qui ont une vraie valeur dans la nouvelle économie. Ce sont l'imagination et la créativité humaine, et non le patrimoine matériel, qui incarnent désormais la richesse. Or, il convient de souligner que le capital intellectuel n'obéit guère aux lois de l'échange. Il est étroitement associé à ses pourvoyeurs, qui peuvent en louer ou en concéder provisoirement l'accès à des tiers dans des conditions définies.

Autre expression du thème central :

Le monde des entreprises est déjà largement engagé dans cette transition de l'ère de la propriété à l'âge de l'accès.

Pendant la plus grande partie de l'ère industrielle, l'important était de vendre des produits, et le service gratuit au consommateur représenté par la garantie qui était attachée à ces produits n'était qu'un argument de vente supplémentaire.

Cette relation est aujourd'hui inversée : de plus en plus d'entreprises font littéralement cadeau de leurs produits aux consommateurs dans l'espoir de s'attacher leur fidélité à long terme en leur fournissant [i.e. en leur vendant l'accès à] toutes sortes de services. (p.

Où on voit que l'âge de l'accès capitaliste fait mauvais ménage avec la décroissance souhaitable mais que, sorti du capitalisme, il pourrait devenir positif, à condition, cela va de soi, d'indexer la production sur le renouvellement des ressources naturelles.

***Caveat emptor* (« prends garde au marchand »)**

Jeremy Rifkin n'est pas comme **PROSPER** du genre chercheur rigolo. S'il étudie comme nous les faits pour en extraire des tendances lourdes, comme « l'âge de l'accès », il ne se permet pas de songer à éliminer de l'avenir, comme **PROSPER**, ce qui alourdit les méfaits de la tendance, à savoir l'obligation de faire des profits monétaires, l'usage de la monnaie.

Il constate : « l'accès » est l'enjeu de nouvelles concurrences. Il constate que « l'accès » s'intègre tout naturellement au marché. Dans la pensée de Rifkin, « l'accès » payant qui permet au modèle actuel d'engranger de nouveaux profits continuera d'être payant et sera donc profilé pour engranger davantage de profits encore.

En chercheur sérieux il est au-delà de l'approbation et de la désapprobation. Mais laisse quand même passer le petit bout de l'oreille, quand il demande, par exemple (p. 312) : *A l'âge de l'accès la question cruciale est donc la suivante : quel type d'accès recherchons-nous ?* et observe que *Certes il y a beaucoup à gagner - tant du point de vue intellectuel que du point de vue économique - à organiser l'activité humaine en réseaux et à communiquer à travers les univers virtuels du cyberspace : mais il y a bien plus à perdre si, ce faisant, l'essentiel de l'activité humaine est absorbé par la sphère marchande.*

Cette inquiétude l'honore, mais que propose-t-il pour que l'absorption ne se produise ? En gros : de « revitaliser » les cultures, en montrant tout ce que, bien gentilles, elles apportent, déjà, à la « confiance » dont le capitalisme a besoin. Les revitaliser comment, sinon en faisant de leur marché (car elles en font un !) parti prenable du marché général ? Me trompé-je ? Cet « accès »-là, même s'il est récupérable par le nôtre, n'est pas le nôtre. On y reviendra...

PROSPER

nouvelle série - 22

- **2. Distributisme, usologie, accès**
le programme qui figurait en couverture a changé
- **3. PROSPER est-il FOU ?**
- **6. Neuf raisons d'abolir la monnaie et trois pour l'abolir d'urgence**
Nous avons atteint le seuil où, dans une économie basée sur les profits monétaires, *l'argent n'est plus la solution, il est devenu le problème*
- **10. POUR UN FRONT ANTIMONÉTAIRE**
Intervention de **PROSPER** salle Jean Dame, Paris 2^e, 24 Janv. 2010
- **16. APPLICATION À L'HABITAT**
Que devient une démocratie dans un régime sans monnaie ?
Intervention prévue le 6 Mars 2010 à Sainte Croix de Calberte (Gard)
- **26. Du CD2, « Vous avez dit anticapitaliste...? » au CD 4,**
A propos du CD3, « De l'Achat à l'Accès », encarté dans **PROSPER** 21
- **27. CD 4 encarté, « Pour un front antimonétaire »**
suivi d'Application à l'Habitat (textes p. 10 et 16), avec liste des plages.
- **28. PROSPER usologue**
- **29. Pensez usages, plaidoyer pour l'usologie (pages couleur)**
Premier texte enregistré où figure le mot « usologie ». Paru en 1991 dans la revue du MAUSS, mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales.
- **33. L'usologie, science au monde la mieux partagée**
- **34. L'USAGER EN SENTINELLE**
Panorama introductif à l'usologie
- **42. Conjectures et tableaux : les aventures du « même »**
- **50. SIGNAUX ET BALISES**
Lu dans *Blog en cannette* (Canada) : si on se passait de monnaie ?
De la contestation de « l'Argent » à celle de la monnaie (52)
Pour une banque usologique de données (54)
L'Age de l'Accès, confrontation Rifkin/**PROSPER** (58)

PROSPER

Les Salles, 30570 - VALLERAUGUE
responsable de la publication : Jean-Paul Lambert

ISSN : 1621-5540

Courriel : prosper.dis@wanadoo.fr

WWW : prosperdis.org

Prix de ce cahier, CD inclus : 9 euros